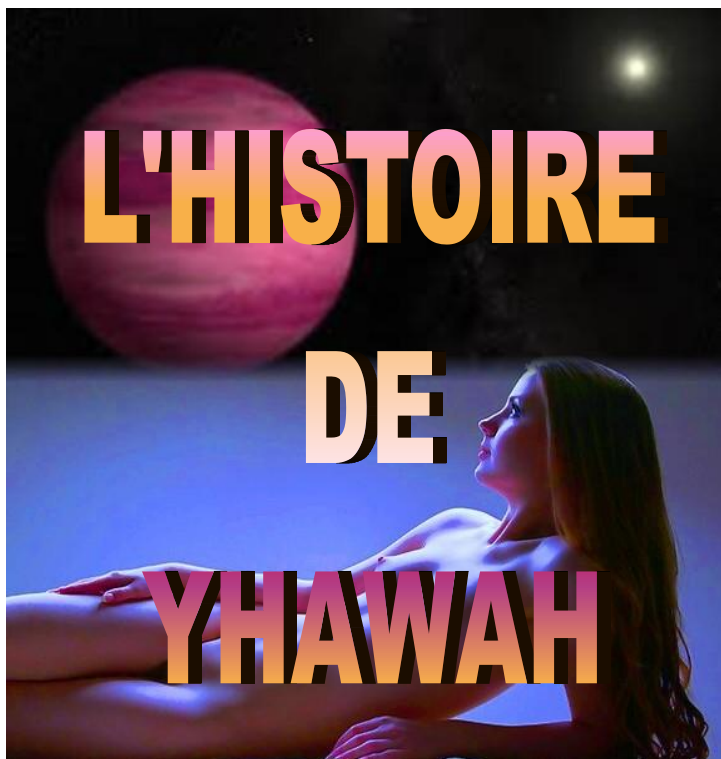


L'histoire de YHAWAH



**1990**

**Christian AGULLANA**

1

## L'histoire de YHAWAH

## Introduction

Ce soir là, je contemplais les étoiles, comme je le fais très souvent. Habituellement, je me sentais une micro poussière face à cette immensité incommensurable. Mais plus la science progressait, plus je me sentais petit, et en même temps, plus j'appréhendais ma personnalité. On eut dit que la connaissance de l'infiniment grand autour de moi fortifiait l'infiniment petit dans mon esprit.

Combien de fois je m'étais demandé, comme beaucoup d'humains avant moi, s'il existait d'autres formes de vie ailleurs. Etions-nous vraiment les seuls dans cet univers? La science avait longtemps dit que l'existence d'autres êtres était improbable. Elle commençait seulement à envisager le contraire, grâce à ses nouvelles découvertes, et de part la loi des probabilités. Trop de systèmes solaires, de galaxies s'ouvraient à nos yeux et à nos instruments pour persister dans la négation. N'avions-nous pas cru fort longtemps que la terre était plate? Puis nous avons pensé qu'elle était le centre du monde, ensuite que c'était le soleil, puis notre galaxie... Et chaque fois, les découvertes suivantes avaient infirmé les certitudes

précédentes. Des hommes, même, étaient morts pour cela. Que serait demain? La science n'est, après tout, que la limite de l'ignorance de l'homme.

Mon intuition m'avait toujours porté à croire que d'autres vies existaient, mais je m'étais toujours demandé à quoi pouvaient-elles bien ressembler. Étaient-elles de petits hommes verts comme dans les romans de science-fiction, ou d'apparences humaines avec le petit doigt crispé comme une certaine série télévisée, ou des monstres répugnants comme il en existe sur terre dans les micros organismes ... Qui pouvait savoir?

Or, ce soir-là, je contemplais les étoiles, mais mes questions avaient changé. Certes, je ne savais pas grand chose de plus que mes congénères. Cependant, un événement extraordinaire était survenu. Cette fois, je regardais le firmament en songeant que sur une planète invisible, près d'un soleil qui l'était peut-être lui aussi, il existait d'autres personnes.

Quelle certitude, direz-vous! Eh bien, même si cela semble incroyable, il est temps de vous raconter l'histoire de: YHAWAH.

I

Tout a commencé un samedi soir, banal à l'ordinaire. Ma femme, Michèle, et moi, nous nous demandions comment passer le lendemain. Eternelle question contre un éternel ennui.

Je regardais la télévision avec les enfants, l'une des jumelles, Lise, sur les genoux. Mon épouse feuilletait un journal quotidien qu'une voisine lui avait prêté. Nous n'achetions jamais de pareille revue. D'ailleurs nous évitions à tout prix tous les moyens d'information, que ce soit en lecture ou au petit écran, soit tous les médias déprimants. Enfin, une fois n'était pas coutume. Michèle attira mon attention:

- Regarde, Marc, des archéologues ont découvert un site gallo-romain tout près d'ici.

Je me levai donc en asseyant Lise à ma place. Effectivement, on pouvait lire un petit article sur une page centrale, appuyé d'une photo. Elle représentait le sol d'une maison. Celle-ci se situait sur un plateau des Causses, à environ dix kilomètres de notre ville. Je connaissais un peu ces lieux pour m'être rendu plusieurs fois à la fête locale de l'endroit. Bien sûr, comme but, ça paraissait maigre. Mais si le temps s'y

prêtait, ce serait l'occasion de faire une ballade dans les garrigues. Cela plairait sûrement aux enfants. La décision étant prise, toute la famille se regroupa devant le poste de télévision, pour regarder une banale émission de variété. Seul Benjamin, le petit dernier, dormait déjà profondément dans son lit bateau.

Le lendemain, le repas dominical achevé et la vaisselle lavée rangée, nous nous tassâmes dans le véhicule familial pour la sortie hebdomadaire.

L'aînée, Laure, ne semblait pas enthousiasmée. Cette petite demoiselle de onze ans avait commencé la série des enfants. Elle possédait les cheveux et les yeux noirs de sa maman. Son visage, particulièrement expressif, affichait souvent des moues marrantes. Une certaine gaieté spontanée ne la quittait que rarement. D'un naturel turbulent et volubile, elle était habituée à des réprimandes fréquentes. Malgré cela, elle n'en faisait bien souvent qu'à sa tête. Elle aurait préféré demeurer à la villa, pour jouer avec les copines du lotissement retiré où nous résidions. A son âge, on commence à mal supporter la tutelle des parents. Mais l'autorité paternelle avait été intransigeante. D'ailleurs, la récalcitrante n'allait pas regretter la promenade.

Dans l'auto, Lise et Nadège, les deux jumelles de huit ans, commencèrent de suite à s'invectiver. Elles ressemblaient davantage au père, avec leurs yeux marron clair et leur chevelure dense châtain. Une petite fossette ornait leur menton, bizarrement plus marquée

que chez leur géniteur. Il fallait regarder à deux fois pour savoir qui était qui, c'était des vraies!... Elles passaient le plus clair de leur temps à se chamailler, ce qui leur valait parfois des punitions scolaires.

Cela ne perturbait pas les rêveries incessantes de Benjamin. Lui, il cumulait ses deux parents. On eut dit le portrait craché du père au même âge, sauf que ses grands yeux noirs trahissaient sa mère. Il avait atteint l'âge des premiers pas et des mots bien prononcés. Contrairement aux filles, c'était un enfant calme.

Les piaillements déchirants pour les tympanes ne tardèrent pas à agacer Michèle. Elle fit comprendre par un "assez!" véhément que cela suffisait et qu'il fallait se calmer. Elle fut entendue, puis obéie, non sans quelques rechignements.

La route sinueuse ne tarda pas à accaparer les regards. J'ai la fâcheuse habitude de conduire un peu vite, et les autres n'aiment pas ça du tout. Enfin, c'était le climat habituel d'une famille moyenne, fait de pensées mesquines et surnoisies. Cet antagonisme latent se transformait rapidement en interjections dès le seuil de tolérance franchi: l'ambiance familiale traditionnelle, en quelque sorte.

Nous arrivâmes bientôt sur place. L'endroit était toujours aussi désert qu'à l'accoutumée. Nous nous trouvions sur un plateau calcaire, peuplé de cailloux et de petits bosquets précaires. Ici, seul le soleil ou la pluie décidait de l'apparence des lieux, attrayants ou

sinistres.

Il y avait néanmoins un petit coin de paradis dans ce havre de solitude. Depuis on ne sait combien d'années, les employés municipaux du village voisin s'évertuaient à entretenir une magnifique pelouse joutée d'un ancien kiosque à musique tout rond. Il brillait d'un blanc éclatant. La superficie de gazon avoisinait celle d'un terrain de football; la petite scène couverte permettait d'accueillir les orchestres de bal qui venaient animer les trois jours annuels de festivités estivales. La notoriété de ces fêtes avait grandi au fil des ans, attirant tout le département et ceux voisins. Au milieu du mois d'août, une multitude de gens bigarrés grouillait ici. Nous en avons souvent fait partie.

En venant là en plein cœur de l'automne, nous ressentions tous une impression bizarre, un certain désarroi. Il n'y avait même pas d'autres curieux attirés, comme nous, par l'archéologie. Peut-être en semaine aurions-nous rencontré les personnes ou les spécialistes qui œuvraient sur le site.

Le léger émoi passé, nous commençâmes à chercher du regard l'objet de notre visite. Sur la gauche du grand parking où l'auto stationnait, nous pûmes observer un parc grillagé. Benjamin dans sa poussette, nous dirigeâmes nos pas dans cette direction.

Nous nous demandions ce que nous allions trouver. Une fois, nous avons visité un oppidum tout près de cet endroit. Nous avons été très déçus: en fait,



il ne restait que des traces de feu et de longs tas de pierres qui avaient dû être des murs. Les enfants n'avaient pas du tout apprécié. Ils s'attendaient à voir des choses comme on en montre dans les livres d'histoire à l'école. J'espérais, en secret, que nous trouverions mieux aujourd'hui.

Comme nous approchions, les trois filles se mirent à courir pour arriver les premières.

- Papa, papa, c'est une maison, s'écria Laure, une vraie maison!

Effectivement, une partie des ruines mises à jour se constituait d'un sol carrelé, comme sur la photo du journal, représentant des dessins intrigants. Mais, sur les côtés, on voyait encore le soubassement des murs. Au fond, là où les travaux semblaient se dérouler actuellement, on aurait même dit le début d'une cave ou quelque chose comme ça. Nul doute que les archéologues avaient dû découvrir une grande quantité d'objets d'époque.

Les enfants s'extasiaient. Elles posaient des tas de questions. Elles imaginaient sans peine la vie des gens qui avaient vécu là, s'inspirant des films à la télévision. Je leur dis que nous verrions peut-être une partie des trouvailles au musée de la ville.

- Papa, peut-on sauter le grillage? demanda Lise. On aimerait voir de plus près.

- Non, non, rétorqué-je. Tu sais, les messieurs qui travaillent là font tous très attention à ne rien casser. Ils

ont mis la clôture pour que personne ne touche à rien. Si vous y allez, vous risquez d'abîmer des choses et de saboter ce qu'ils ont eu tant de mal à faire. Alors, tout le monde reste derrière.

- C'est pas marrant, remarqua Nadège.

Finalement, les filles se contentèrent de faire le tour.

- Tu crois qu'il y a des champignons? pensa Michèle à voix haute.

- Je ne sais pas. Ce n'est pas impossible après les dernières pluies et les chaudes après-midi qu'il a fait ces derniers temps.

- On va voir? Ça nous fera une promenade, suggéra mon épouse.

- Après tout, pourquoi pas! Allez, les gosses, venez.

- Où va-t-on? s'inquiéta Laure dès son retour.

- On va chercher des champignons.

- Chouette! s'écrièrent trois voix.

Au début, nous avons suivi une sorte de chemin forestier. Rien en vue si ce n'était quelques spécimens non comestibles. Nous décidâmes de persévérer. Le chemin devint un sentier, puis nous marchâmes dans la garrigue. Mais nous avons continué quand même, tirant la poussette de Benjamin au lieu de la pousser. Nos pieds ne tardèrent pas à ne fouler que de la caillasse. Michèle commença de râler.

- Ecoutez toutes, déclarai-je, ça n'a pas l'air d'un

bon coin, ici. Par acquis de conscience, nous allons nous éparpiller autour de Maman et Benjamin. Si nous n'avons rien trouvé dans cinq minutes, nous partirons. O K?

Un acquiescement général me répondit. Comme de bien entendu, les jumelles restèrent ensemble. Après quelques coups de pieds dans de vulgaires champignons vénéneux, je revins vers la poussette. Laure arriva, bredouille elle aussi. Malgré son jeune âge, c'était une experte en la matière. Elle ne ratait aucune occasion de cueillette. Elle accompagnait souvent des voisins, originaires de la campagne. Ainsi, ils l'initiaient à sa passion. Mais aujourd'hui, rien non plus.

Soudain, un appel de détresse, lancé par Nadège, retentit. Il nous cloua sur place. Mais le cri d'angoisse que poussa Michèle nous fit plus peur que le premier. Comme si je n'allais pas le faire, elle m'ordonna:

- Vas voir, vite!

Sans épiloguer davantage, je courus dans la direction de l'appel, Laure sur mes talons. Derrière une petite bute, je trouvai la jumelle en pleurs.

- Eh bien, que vous arrive-t-il? demandai-je anxieusement. Je craignais quelques falaises voisines.

- C'est Lise, répondit-elle simplement.

- Et où est-elle, Lise? Elle n'est pas avec toi? lui dis-je.

- Si, justement, réussit-elle à expliquer entre deux

sanglots. Elle est là.

Et, du doigt, elle me montre un trou béant derrière un buisson, probablement l'entrée d'un aven... La surprise passée, je m'approche de l'orifice. Je l'examine avec précaution. On dirait une coulée de caillou dans le sol. Si elle donne sur un gouffre, Lise est certainement déjà morte. Je n'ai pas le temps de m'attendrir. Poussé par l'instinct, je crie son nom de toutes mes forces. Je suis obligé d'éloigner Nadège dont les pleurs couvriraient une éventuelle réponse. Puis, je recommence. Mais rien ne me parvient. L'automobile est trop loin pour aller chercher une lampe, et je ne suis même pas sûr d'en avoir une en état de marche.

Je jette un dernier regard à Laure qui console Nadège, puis je m'allonge dans le trou les jambes en avant. Michèle ne nous a pas encore rejoints. Tant pis! Sans plus attendre, je commence à me laisser glisser sur les cailloux, cherchant des prises pour les mains. Je sais que je risque moi aussi ma peau, mais il faut savoir. Je n'ai encore aucune idée de la surprise monumentale qui nous attend.

Dès que la lumière du jour ne me parvient plus directement, je fais une petite halte. J'ai assez pratiqué la spéléologie pour avoir appris qu'il faut d'abord laisser les yeux s'habituer à l'obscurité presque totale. Ensuite, je continuerai à voir, même mal, sur quelques dizaines de mètres. Ça suffira peut-être. Maintenant, je

sens que je peux poursuivre. Avec les pieds, je tâte le terrain autour de moi. Pour l'instant, tout va bien et la pente n'est pas trop raide. Encore quelques mètres et je perçois, sous mon corps, la présence de planches en bois. Je ne sais pas encore s'il faut voir en ces matériaux, attestant une présence humaine antérieure, un signe encourageant. Mes pieds font toujours contact avec le sol. Deux longueurs de plus et là, avec certitude, je sens du terrain plat. Sous mes fesses, à travers les cailloux, je devine une marche d'escalier. Cela me surprend d'autant plus. Que peut-on bien trouver dans un désert pareil?

Mais mon but principal, c'est avant tout de retrouver ma petite Lise. Avec précaution, je me redresse. A l'aide des mains, je tâte le relief tout autour. Et je sens enfin un petit bras. Il me donne une telle impression de fragilité qu'il me semble que mon enfant doit être en morceaux. Heureusement, l'intellect reprend le dessus; étant donné l'angle de la pente et sa longueur, il paraît improbable qu'elle se soit fait bien mal.

A présent, mes yeux sont parfaitement familiarisés à la semi-obscurité qui règne ici. Je prends le petit corps dans mes bras et je l'ausculte. Apparemment, pas de gros bobos ou saignements. Le cœur et la respiration fonctionnent normalement. Je mets l'évanouissement sur le compte de la frayeur plutôt que sur celui de la chute elle-même. Une voix

familière toute proche me fait tressaillir.

- Papa, ça va? demande Laure.

Elle profite de l'arrivée de sa mère pour me suivre, contre son avis. Je regarde autour de moi et je ne vois aucun danger. Nous sommes bien sur un sol plat. Alors je donne des directives.

- Tu peux venir, Laure. Mais avant, dis à maman qu'elle ne se fasse pas de souci. Tout va bien.

- O K, répond l'intrépide fille aînée.

Elle transmet le message puis s'empresse de me rejoindre. Quelques petites claques sur les joues suffisent à tirer Lise de sa torpeur. Elle ouvre les yeux bêtement, puis me regarde en souriant. Elle ne manifeste étrangement aucune peur. Alors je la repose sur ses pieds.

- Papa, où sommes-nous? demande Laure toujours aussi curieuse.

- Aucune idée...

Il est temps, en effet, de s'intéresser à notre découverte. Nous semblons nous situer dans une immense cave. La première surprise, c'est qu'il fait sombre, mais pas noir. De petits orifices disséminés tout autour apportent une petite clarté au local. Ce ne sont pas des fenêtres où le soleil pourrait venir directement. Cela ressemble plutôt à des prises d'aération. Qui sait depuis combien de temps un homme n'est pas entré là-dedans?

Je me retourne pour observer les planches. En

fait, nous nous trouvons en présence d'une vieille porte qui a éclaté. Je finis par comprendre qu'elle devait être masquée par un éboulis. Le bois ayant pourri, tout a cédé lorsque l'enfant a marché dessus. Je dégage un peu les marches car Michèle et les autres semblent vouloir nous rejoindre. Qu'allons-nous trouver là-dedans? Mon esprit, encore un peu infantile, me fait penser tout de suite à un trésor.

Je détaille maintenant l'intérieur, avant de m'avancer davantage. Je ne sais pas encore que notre trouvaille vaut bien plus qu'un simple coffret plein d'or. La pièce semble faire une bonne vingtaine de mètres. Elle est un peu ovalisée et non pas simplement rectangulaire. Au milieu, on devine des formes, peut-être des meubles. Je regarde mieux et, à ce moment, il me semble voir deux pieds joints, comme ceux d'une personne couchée. Mais ils font environ un mètre cinquante de hauteur. Je ferme les yeux puis les rouvre à nouveau, pour savoir si ce n'est pas le fruit de mon imagination. Je me rappelle une grotte où un gros rocher, à l'entrée, fait croire à la présence d'un ours endormi; ceci permet de faire une farce aux novices.

Mais non, j'ai bien vu. Il y a une énorme statue allongée sur le sol, gigantesque. Une appréhension me gagne.

- Michèle, viens voir! C'est complètement fou.

- J'arrive, le temps de prendre Benjamin dans les bras.

Ma femme n'est pas spécialement une aventurière. Mais sa curiosité, une fois la frayeur passée, prédomine. Les premiers arrivés aident les autres à descendre. La famille au grand complet entame la visite des lieux. Les deux pieds énormes, côte à côte, se situent presque en face de nous. Légèrement sur la droite, ils nous masquent une grande partie du corps. Nous avançons doucement sur la gauche et nous découvrons, petit à petit, la suite de l'œuvre d'art. Malgré la pénombre, nous ne pouvons que constater la qualité du travail de fabrication. On dirait du vrai, du Dali. Comment une chose pareille pouvait avoir échappé au patrimoine humain?

A petits pas, nous atteignons le milieu. Nous pouvons deviner un bras allongé le long du corps. La statue doit faire dans les dix mètres de long, du moins à vue d'œil. Je m'approche pour la toucher. A ma grande surprise, on la dirait recouverte d'un tissu poussiéreux, comme si on l'avait habillée! Imaginez notre perplexité...

Les gosses s'émerveillent. En fait, il n'y a rien d'autre que cette création gigantesque, pas de meubles, rien.

- Ce qui m'intrigue, déclarai-je, c'est pourquoi, et surtout comment ont-ils fait pour habiller ce colosse de pierre. Touchez le tissu: il est poussiéreux mais en très bon état. C'est dingue.

- Ce doit être la représentation d'une femme,



ajoute Michèle. Regarde la poitrine.

Elle voit bien. Il s'agit effectivement d'une reproduction de corps féminin. Peut-être est-ce une déesse de l'antiquité. Nous poussons à l'autre bout de la statue. Michèle demande le silence.

- Chut, intime-t-elle, plus de bruit! Marc, écoute! Qu'est-ce que c'est?

Un bruit faible de souffle nous parvient.

- Ce doit être le vent qui passe par les orifices latéraux, expliquai-je. Ça fait courant d'air.

- Ça ne peut pas être une bête? s'inquiète-t-elle.

Déjà, les filles se regroupent et frissonnent de peur. J'observe avec attention les aérations.

- Une grosse bête, je ne crois pas. Tu vois ces trous, en haut? Il y a comme une grille devant. A part des serpents, rien ne peut entrer, ici.

- Des serpents? Breu ...Allez, partons.

- Attends. Même s'il y en a, il fait trop froid pour eux. Ils doivent dormir dans les coins. Et puis, je n'ai jamais entendu un serpent souffler ainsi.

- Tu es sûr?

- En principe. Courage, continuons la visite, dis-je en espérant les rassurer.

Le fait que ces ouvertures soient invisibles de l'extérieur me sidère beaucoup. Si les artistes qui ont conçu la statue étaient géniaux, les artisans qui avaient bâti et masqué ce bâtiment n'étaient pas mal, non plus. A moins qu'il ne s'agisse des mêmes.

Nous arrivons à la tête. Une nouvelle découverte, de taille, nous attend, suivi de près par une effroyable surprise. Je suis en train de m'intéresser aux cheveux de la statue. Ils semblent si fins que nous ne pouvons qu'admirer l'extrême habileté des sculpteurs. Alors, je les touche: stupeur. Ils plient sous mes doigts. Ils ne sont pas en pierre, mais probablement en matériaux synthétiques. Comment est-ce possible?

- Michèle, tu te rends compte de ce que nous venons de découvrir? Je suis certain que ça va faire du bruit lorsque nous révélerons cela à la presse et aux autorités.

- Regarde, la peau du visage n'est pas en pierre non plus. Elle est douce et souple, comme du latex, remarque ma compagne.

Mais nous n'avons pas le temps de commenter davantage. Tout se passe si vite ... En quelques secondes, nous basculons de la fascinante découverte à l'irrationnel le plus angoissant.

- Papa, dit Lise en me prenant le bras, elle a l'œil qui bouge.

Ma fille trouve ça normal. Mais je comprends que sa petite taille ne lui permet pas de voir les yeux. En fait, elle ne constate pas. Elle pose une question, d'un ton mal exprimé. Elle doit penser à une immense poupée.

Ça attire mon attention. Machinalement, je porte ma vue sur les paupières de la drôle de statue. Et là,

devant nous incrédules, celles-ci basculent doucement vers l'arrière. Elles dégagent des yeux dans lesquels perce une petite lueur bleue.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les six sont dehors, au grand galop. Nous en oublions même la poussette. Après une course folle, nous sautons dans la voiture. Sans un regard vers l'arrière, l'auto démarre rapidement et nous nous éloignons à grande vitesse. Nous n'avons aucune envie de voir ce que peut faire un monstre ou un robot de dix mètres de haut une fois debout.

Tout en roulant, nous nous calmons un peu. A part Benjamin, qui n'a rien compris, nous tremblons de tout notre corps. Cependant, une chose me revient. Juste avant de sortir précipitamment de la salle, j'ai cru entendre chuchoter et reconnaître mon prénom.

## II

La nuit venue, le sommeil fut long à venir, surtout pour les adultes. Depuis notre retour jusqu'au moment de se coucher, nous avons commenté les derniers événements. Nous éprouvions un mélange de terreur et de curiosité, agrémenté de culpabilité.

Avions-nous tiré de son repos un monstre qui dormait là depuis des centaines d'années? ... Il n'y avait pas une seule explication plausible. On pouvait penser à un robot extraterrestre, mais les lieux présentaient une configuration primaire et artisanale. Peut-être s'agissait-il d'une créature diabolique? Mais pourquoi aurait-elle été là? Toutes les idées paraissaient tellement stupides que même l'explication de Lise, une poupée géante, pouvait valoir les autres.

Le plus difficile avait été de prendre une décision quant à l'attitude à adopter. D'abord, pendant le retour, nous avons beaucoup regardé vers le bord du plateau au cas où une silhouette gigantesque viendrait à apparaître. En vain. De la maison, jusqu'au coucher du soleil, nous avons scruté les environs continuellement; la situation en hauteur de la résidence par rapport à la ville nous le permettait. Toujours rien. Bien sûr, nous

aurions pu alerter la police ou la gendarmerie, mais quoi leur dire?

- Bonjour monsieur l'agent, nous venons déclarer la découverte d'une poupée géante de dix mètres de long ...

On nous aurait pris pour des fous. Qui pourrait croire une histoire pareille. Et puis, qui sait si on ne nous aurait pas rendus responsables d'éventuelles dégradations futures causées par la créature. Non, nous ne trouvions pas d'explication, pas de solution.

En dernier ressort, nous avons décidé d'attendre la suite des événements et de laisser faire. Les enfants avaient reçus la consigne de n'en souffler mot à personne, pas même à leurs meilleurs amis et surtout pas les voisins. Il serait toujours temps d'apprendre par la presse ou l'entourage des faits anormaux ultérieurs.

Une chose, cependant, titillait mon intuition. Nous, les parents, avons éprouvé une véritable terreur face à ce phénomène. Mais les filles, elles, semblaient n'avoir réagi que par surprise. Elles ne manifestaient pas d'inquiétude réelle. J'avais la conviction que, sans notre décision de fuite rapide, elles n'auraient pas bougé du chevet de la créature. L'inconscience de l'âge pouvait expliquer cette attitude. Cependant, j'éprouvais au plus profond de mon cœur un malaise indéfinissable, comme un regret d'avoir fui immédiatement. La sensation de ne pas avoir réagi comme nous aurions dû me hantait. Qu'auraient fait

d'autres personnes à notre place?

D'un point de vue plus matériel, la perte de la poussette portait atteinte à un budget familial déjà précaire. Mais il était trop tard pour retourner.

Une nuit de sommeil agité passa doucement ...

### III

Le lendemain, le train-train habituel de la vie reprit. Les enfants se rendirent à l'école normalement. Michèle recommença à vaquer aux occupations si nombreuses d'une mère au foyer. Pour ma part, je repris le travail comme si de rien n'était. Cependant mes pensées étaient ailleurs.

Je savais que certains collègues achetaient les journaux avant de venir accomplir le labeur journalier. Je demandai un exemplaire du jour. Je le feuilletai rapidement. Mais rien de particulièrement anormal n'était mentionné. Un peu déçu, mais quand même soulagé, je rendis le quotidien à son propriétaire.

Il restait une autre solution. D'autres confrères habitaient dans les environs de l'endroit concerné. J'allai donc bavarder avec eux, comme si j'étais intéressé par les sujets qu'ils traitaient. J'eus droit à une quantité impressionnante d'histoires de chasses ou de cueillettes de champignons, mais pas d'autre chose. Personne n'avait rien vu, rien entendu.

J'eus du mal à accomplir mon travail. Mon esprit ne pouvait se détacher de cette cave sombre, de cette créature rencontrée. Pourquoi ne s'était-il rien passé?

J'en arrivais presque à croire que nous avions eu une hallucination collective, ma famille et moi. Notre imagination nous aurait-elle joué des tours? J'entrevois une dernière hypothèse: la cave pouvait être un genre de prison d'où la "chose" ne pouvait sortir.

Le soir, en rentrant au bercail, ma décision était prise. Avec ou sans l'assentiment de mon épouse, après le repas, je prendrais une lampe et j'irais récupérer la poussette. Cette aventure se réaliserait en solo. Comme je m'y attendais, mon idée fut accueillie avec une certaine froideur. Mais rien n'aurait pu m'empêcher de satisfaire ma curiosité. C'était plus fort que moi.

Me voilà donc, à vingt et une heures, dans la nuit, en train de chercher le chemin que nous avions emprunté la veille. Dans l'obscurité, on ne reconnaît rien. Néanmoins, la nature m'a gratifié d'un sens de l'orientation assez poussé. En quelques minutes, je trouve la bonne route. J'essaie d'être le plus silencieux possible, par crainte d'attirer l'attention de la créature. Tant que la voie se distingue bien, je n'utilise pas la lampe. Je profite d'une certaine clarté que diffuse la lune, il ne fait pas nuit noire.

Un scintillement au loin, dû à un reflet sur les montants de la poussette, m'indique clairement sa position. Tout en redoublant de prudence, je finis par l'atteindre. Je la plie sans bruit. Mais je ne peux m'empêcher de tourner mon regard vers la cave. Rien



n'a bougé. Le trou est là, toujours aussi petit. La colline n'a pas changé non plus. Une chose me frappe: comment l'objet de notre découverte est-il arrivé là? Vu sa taille, il lui est absolument impossible d'en rentrer ou d'en sortir sans rien casser. Je réfléchis à cela tout en rapportant la poussette à l'auto.

Maintenant, il n'y a qu'une seule possibilité: ce n'est pas le monstre qui est venu dans la cave, mais bien la cave qui a été bâtie autour de lui. C'est de moins en moins compréhensible. Le mystère ne fait que s'épaissir davantage. Finalement, mon idée de prison n'est pas si bête. Alors ma curiosité redouble de vigueur. Au lieu de retourner sagement à la maison, je décide de revenir voir de plus près la créature.

Pendant que j'avance d'un pas souple, dans les caillasses, mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine. Mais je n'ai pas peur. Je ressens même une sorte d'exaltation. La distance, déjà élevée, me paraît encore plus importante.

Me voilà à pied d'œuvre. Je marque une halte prudente à l'entrée. Je tends l'oreille. Je n'entends rien hormis les bruits habituels de la nuit en rase campagne. Par contre, il m'est impossible de descendre sans déclencher de petites chutes de pierre, qui retentissent dans la salle. Comme arrivée discrète, c'est réussi!

Sitôt en bas, je me colle dos au mur. Et j'attends quelques minutes sans bouger, attentif à tout. Mais rien... Un bruit de souffle finit par me parvenir. Ce doit

être encore un courant d'air. Une terrible angoisse m'étreint. J'en arrive même à regretter ma venue. Cette fois, il fait vraiment noir à l'intérieur. Je ne distingue absolument rien. J'hésite: si je veux épancher ma curiosité, je vais devoir utiliser la lampe, dénonçant irrémédiablement ma présence.

Plus je réfléchis, moins j'ai envie de continuer. Mais au point où j'en suis, ce serait idiot de fuir à nouveau. Pour me sécuriser, j'arme une main d'un montant de porte éclaté. Ensuite, j'allume la torche en veillant à diriger le faisceau vers le sol. Je bénéficie ainsi d'une faible clarté qui attirera moins l'attention. Cela sera-t-il suffisant pour me protéger efficacement? Vraiment, j'en doute ...

Lentement, je longe le corps immense. Tantôt je guide mes pas, tantôt je surveille le moindre mouvement de la masse énorme. Aucun geste suspect ne se signale, pour l'instant. J'arrive enfin au niveau de la tête. Qui sait si la créature va refaire le même coup que la veille?

Tout en brandissant mon bâton, je lève la lampe doucement pour éclairer le visage. Toujours rien ne bouge; je me sens en confiance. Dans la lumière, les contours et l'aspect s'apprécient mieux. Si ce n'est sa dimension extravagante, cette tête est vraiment belle. Les traits sont fins, le profil agréable, si je peux m'exprimer ainsi. Ce qui est peut-être de la peau possède un teint blanchâtre, quoique poussiéreux. Les

cheveux et le reste présentent le même aspect. Je ne vois en rien le monstre que j'avais imaginé. Pour le moment, la statue ne m'inspire aucune frayeur. Elle fait penser plus à un fantôme ou à un mort déterré qu'à un être de cauchemar. Ma prudence se dissipe insidieusement.

Soudain, les paupières se soulèvent à nouveau. Je bondis vivement en arrière, pris de surprise. Campé sur mes jambes et prêt à tout, je menace du bout de bois. L'énorme faciès se tourne très légèrement vers moi. Tous les muscles de mon corps se bandent. Une petite lueur bleu noir brille bien dans les yeux. Mais ils n'envoient pas de faisceau mortel, comme dans les films de science-fiction. Nos regards se rivent l'un à l'autre.

A ce moment, je me rends compte de mon ridicule, avec mon morceau de planche comme arme de défense face à un ennemi aussi imposant. Néanmoins, je prends mon air le plus menaçant tel un crapaud pris au piège. Les grands yeux me regardent toujours. Aucune haine n'en émane. Et puis, l'inattendu se produit...

Des larmes viennent naître sur ces joues monumentales, et mon cœur ne peut y résister. En venant en ces lieux, je m'étais préparé à affronter un danger mortel. A présent, je me trouve devant un être vivant, une femme dont je ne sais rien et dont je n'explique pas du tout la présence. Mais la détresse qui

se dégage de ce visage est à l'image de sa taille, démesurée.

Je flotte dans l'irrationnel le plus complet. Je réagis tel un automate, sans réfléchir. Je laisse glisser de mes doigts la "brindille" que je tiens, je m'approche doucement. Une envie de pleurer me gagne aussi. Délicatement, je pose la tête sur cette joue énorme, et je me surprends à caresser cette chevelure abondante. Ce n'est pas possible, je dois rêver! Et pourtant...

La bouche, aux lèvres proportionnellement si fines, s'entrouvre. (Je n'ose plus dire la créature mais plutôt la dame). La dame, donc, prononce un "Marc" d'une voix grave qui n'en reste pas moins féminine et mélodieuse. J'en reste tout bête. Je fais appel à ma mémoire pour m'expliquer ça. Elle a dû entendre les propos des membres de ma famille lors de notre première venue. Elle a dû réussir à comprendre mon prénom. De là à en déduire que l'être parle, réfléchit et mémorise tel un humain, il n'y a qu'un pas que je franchis de suite. Mais ça n'explique toujours pas son origine ni sa situation... J'obtiens cependant une certitude: le bruit de souffle que j'attribuais aux courants d'air provient de sa respiration, très lente. Michèle n'avait pas complètement tort.

Combien de temps sommes-nous restés ainsi, collés l'un à l'autre? Je ne peux le dire, ma montre bracelet ne fonctionnait plus à mon départ. Mais je puis vous certifier que nous séparer fut extrêmement

pénible. Je promis de revenir dès que possible pour adoucir le déchirement. Comme je n'étais pas sûr d'être compris, j'avais exprimé cela en paroles, en gestes et en pensées. En partant, j'étais certain que "Elle" avait saisi mes propos.

Une dernière mesure de prudence m'avait incité à camoufler à nouveau l'entrée de la cave à l'aide de grosses pierres.

Lorsque je suis arrivé chez moi, tout le monde dormait. Alors, sans déranger personne, j'en ai fait autant.

IV

Au matin, la perplexité dominait mon esprit. Je pensais réellement que j'avais rêvé tout cela. Ma femme certifia pourtant que je n'étais pas présent au domicile la veille au soir. De plus, mes doutes s'évanouirent en voyant la poussette dans la malle de l'auto. Non, ce n'était pas un songe mais bien la réalité. Et pourtant, je n'arrivais pas à y croire...

Michèle me donna une suggestion. Elle conseillait, étant donné mon moral douteux, de prévenir mon travail en disant que j'étais souffrant et que je ne serai pas présent de la journée. Ensuite, elle amènerait les enfants à l'école. Puis nous confierions le petit dernier à la garde d'une voisine. Ainsi nous pourrions retourner tous les deux voir la grande dame. Je trouvai la proposition excellente. Ainsi fut fait. Il fallait cependant préparer diverses choses avant de partir.

La vieille porte vermoulue de la cave nécessitait une bonne restauration. Sans elle, masquer l'entrée représentait un travail pénible et délicat. Nous étions fermement décidés à ne rien révéler à personne tant que nous n'en saurions pas plus. Le secret devait se garder

lui aussi.

De jour et en semaine, je craignais la rencontre des gens qui œuvraient sur le site gallo-romain. Dans un endroit habituellement aussi désert, la moindre présence est toujours suspecte. Je cherchai une carte d'état-major, avec succès. Je pus situer les fouilles sans peine, ainsi que le lieu de festivité et l'emplacement probable de la cave. Nous devions à tout prix trouver un moyen d'accès plus discret. A l'opposé du chantier, mais en contrebas du plateau, arrivait une petite route non goudronnée mais carrossable. Je la connaissais pour l'avoir empruntée lors de randonnées pédestres. Aucune habitation n'existait à moins de plusieurs kilomètres. Personne ne passait par-là pour accéder au causse car les pentes frisaient la verticale sur ce versant. Pour nous, c'était la seule solution possible.

Je pensais qu'en prenant quelques outils, il serait envisageable d'aménager un passage. Je remplis donc le coffre de l'auto d'une pioche, une pelle, une binette, des planches solides, une scie, des clous, un marteau, ainsi que d'autres objets divers. Une boussole et une carte devraient permettre de nous orienter sur place.

Avec son esprit "bonne éducation", Michèle demanda ce qui "Lui" ferait plaisir. Vraiment, je ne sus que répondre. Qui savait si "Elle" s'alimentait ou buvait à la façon des humains? Je ne connaissais toujours pas les raisons de son immobilité, de sa présence, ni tant d'autres choses... Ma charmante

épouse ajouta un balai à mon équipement. Elle trouvait la cave affreusement sale et repoussante. Sur le départ, je m'arrêtai chez un horloger pour changer les piles de ma montre.

Michèle était formidable. Elle acceptait ma narration des faits naïvement, sans pensée négative. Elle semblait heureuse de collaborer avec moi dans cette mission mystérieuse. Par précaution, les enfants ne surent rien de nos projets. A l'école, une indiscretion aux camarades est vite lâchée.

Une fois parvenus au bout de la route, nous dépliâmes la carte pour nous orienter. Le flanc du plateau nous faisait face, formé d'éboulis, de petites falaises rocheuses et de rares bandes de maquis. Nous cherchâmes une voie du regard, pas trop difficile, tout en vérifiant sur le papier qu'elle ne s'écarte pas trop du chemin le plus court. Notre choix fixé, je partis en reconnaissance. Nous avions de la chance. Ce n'était pas trop dur, ni dangereux comme tracé, mais nécessitait quelques aménagements pour le passage de Michèle. Le matériel de terrassement que nous avons apporté servit à ça. Il était important, cependant, que notre sentier n'ait pas l'air d'en être un; sinon nous risquions d'attirer quelques promeneurs ou chasseurs. Heureusement, les premiers bosquets très denses et l'aspect spectaculaire de la pente n'incitait personne à diriger ses pas dans cette direction.

Enfin sur le plateau, je redescendis à l'auto



ranger les outils. Puis, je revins en portant dans un sac à dos le reste du matériel que Michèle n'avait pas pris dans le sien. Je pris les planches sous un bras. Cela prenait l'allure d'une véritable expédition.

Nous cheminâmes vers la cave en nous dirigeant à l'aide de la boussole et de la carte. Nous laissâmes de petits repères discrets pour ne pas chercher trop longtemps si nous revenions sans instrument d'orientation. La priorité restait néanmoins la sécurité, donc la discrétion.

Nous parvîmes ainsi à notre but, sans être vus ni entendus par quiconque. Depuis la disparition presque totale des lapins, des lièvres et du gibier à plumes, seuls les sangliers intéressaient les spécialistes de la cartouche. L'absence quasiment complète d'arbres dignes de ce nom ne favorisait pas la présence de ces animaux ici. En conclusion, les chances de rencontrer des chasseurs, en cet endroit, frisaient heureusement la nullité.

V

Pour commencer, je dois retirer les pierres que j'ai entassées devant l'entrée la nuit dernière. Il faut dégager aussi l'escalier et les restes de la porte. Ceci fait, nous nous apprêtons à saluer notre hôte. J'allume la torche, mais elle n'envoie qu'un faisceau blafard. Les piles en ont pris un coup, et je ne l'ai pas remarqué avant. Michèle sourit, pose son sac à terre, et en extirpe une lampe électrique de camping. Cet appareil n'émet pas un rayon concentré, mais donne une bonne clarté ambiante. Je la félicite pour sa prévenance.

Cette fois, nous constatons que les yeux lumineux bleus clairs nous observent dès que nous sommes suffisamment près. Un début de sourire s'amorce sur ses lèvres. Notre retour semble Lui faire plaisir. Dans cette situation, qui n'apprécierait pas une visite? Nous nous empressons de lui rendre son amabilité. Je lâche un "bonjour" banal, imité par ma tendre épouse. Je me demande si ce n'est pas déplacé étant donné ces circonstances. A notre grande surprise, la Dame nous répond, de la même façon. Connaîtrait-elle notre langage? Nous commençons à le penser. Je tente le tout pour le tout.

- Vous comprenez ce que nous disons?

- ...

Elle sourit toujours, la tête dirigée vers nous, sans répondre. Pour nous rassurer, ma femme et moi nous donnons la main. A l'évidence, elle ne parle pas comme nous.

- Voulez-vous boire ou manger? ajoutai-je naïvement.

- ...

Toujours le même sourire amical, mais rien de plus. Je prends une gourde, dans mon sac, accompagné d'un petit gobelet. Je verse une rasade que j'ingurgite aussitôt devant Elle. Son regard s'éclaire davantage et elle balbutie:

- N, non ...

Je ne sais plus comment interpréter son comportement; d'un côté, elle ne saisit pas du tout nos questions, d'un autre, elle s'exprime dans notre langue. Nous trouvons cela étrange. J'essaie autre chose.

- Pouvez-vous bouger?

Elle ne réagit pas. Je lève les jambes, puis les bras en remuant les mains, pour lui expliquer ma demande. Elle semble comprendre ma question car son sourire s'accroît. Mon attitude doit lui paraître comique. Mais elle répond par la négative.

Nous sommes déconcertés et tristes à la fois. Quand nous utilisons des mots, elle ne saisit pas, et c'est frustrant. Mais l'annonce de sa paralysie

déclenche en nous une grande peine et beaucoup de compassion. La situation est absurde. Du coup, j'interromps le cours de ma curiosité, pour ne pas L'ennuyer davantage. Michèle s'approche tout près et pose la main sur sa poitrine en disant:

- Moi, Michèle!

- Et moi, Marc, ajoutai-je en suivant l'idée de ma femme.

- M..., moi, ... Yhawah, lâche maladroitement notre hôte. (J'orthographie sa réponse de cette manière, d'après la phonétique de ce qu'elle a prononcé). Ça fait un peu cow-boys indiens, mais nous ressentons tous les trois un courant de tendresse nous traverser. Elle ne sait rien de nous, ni nous d'Elle. Cependant une confiance mutuelle nous gagne déjà, mêlée de franche amitié.

Je réalise seulement maintenant à quel point nous avons bien fait de tenir sa présence secrète. Il faut toujours suivre ses intuitions. Pour Yhawah, c'est une chance d'être découverte par des gens qui n'ont pas un portefeuille à la place du cœur. Notre couple ne court jamais après l'argent, et d'autres personnes à notre place auraient vite pensé à rentabiliser pareil événement. Même l'appât de la célébrité médiatique ne nous effleure pas. Nous sommes en présence d'une personne qui doit souffrir moralement, et nous ferons notre possible pour l'aider. Si la situation finale exige de dévoiler sa présence aux autorités, nous le ferons, mais seulement pour améliorer sa condition.

Je suis profondément ému, et je vois que mes compagnes aussi. J'aurais bien posé les milles questions qui fourmillent dans ma tête; pas la peine, Elle ne comprendrait pas. Je me contente alors de l'informer de notre but.

- Nous allons travailler.

Je pose déjà mon outillage pendant que Michèle prend le balai. Les grands yeux expriment de la surprise, mêlée d'inquiétude.

Je commence la restauration de la porte, mon épouse le ménage. J'espère seulement que les coups de marteau que je vais donner ne vont pas effrayer Yhawah. De temps en temps, nous lui adressons un petit sourire amical pour la rassurer. Michèle découvre un premier serpent endormi. Elle se retient de crier. Je lui conseille de ne pas le déranger et promets de m'en occuper plus tard.

Ma tâche de menuisier ne dure pas trop longtemps et ne dérange pas notre hôte. J'entreprends donc d'aider Michèle. Cela va me donner des tas de renseignements sur les lieux. Jusque là, je n'avais pas prêté une attention particulière à la configuration du local. Mais quelques surprises m'attendent.

Muni d'un bâton, je prends délicatement le reptile endormi et le porte dehors. Il n'est hélas pas le seul à avoir élu domicile dans cette cave. J'en trouve un peu partout, même sous le corps de Yhawah. Elle n'a pas l'air d'en avoir très peur.

A cet instant, je remarque que l'habitante du lieu est absolument incapable d'esquisser le moindre mouvement, hormis ceux de la tête. Et il faut vraiment une observation soutenue pour constater la respiration du buste. Il faudra bien savoir la cause de cet état physique si lamentable.

Ensuite, je nettoie le sol de toutes les coquilles d'escargots et divers autres sédiments qui s'y sont accumulés au fil du temps, une quantité énorme. Puis, je racle les murs pour effacer les traces de terre apportées par les pluies et la bave d'escargot séchée qui les maculent. Les personnes qui ont construit cet abri ont bien calculé: de petites grilles à chaque aération interdisent l'accès à tout animal dépassant l'épaisseur d'un gros pouce. Heureusement, sinon ce serait pire que l'arche de Noé là-dedans. Ceci explique qu'on ne trouve à l'intérieur que quelques mollusques, reptiles et petits insectes. De fines stalactites sur la voûte arrondie indiquent la vétusté de la construction. Encore un mystère de plus à interpréter.

Je remarque alors de petits trous au bas des murs. Après une étude plus détaillée, j'en conclus qu'il s'agit d'un système d'évacuation des eaux pluviales dans des puits perdus. Belle réalisation.

Michèle, pendant ce temps, fait la toilette de l'hôte. Cela tient plutôt du nettoyage et dépoussiérage. Ce travail demande beaucoup d'efforts et de bravoure. Michèle l'accomplit à souhait. Lorsqu'elle a terminé,

elle prend la lampe a bout de bras pour contempler son œuvre. Assez satisfaite, elle m'appelle. J'en reste bouche bée.

L'habit de Yhawah est étincelant, d'un bleu sombre uni. Il part des pieds pour ne finir qu'au cou, en une seule partie. Il fait office de chaussures et combinaison. Il épouse parfaitement les formes du corps, comme si c'était la peau. Mais les mains et la tête qui en dépassent démentent cette impression. C'est encore plus surprenant. Je suis ébloui par la beauté de l'ensemble, du vêtement et de son propriétaire. Yhawah a effectivement un teint de peau très pâle, presque blanc, et ses cheveux ont l'air d'être chromés. De ma vie, je n'ai rien vu d'aussi beau, même dans les films de science-fiction. Ce spectacle dépasse l'imagination.

Yhawah observe notre réaction et sourit davantage. Elle paraît très fière de sa nouvelle propreté. Son sourire dévoile une dentition éclatante. Sa joie fait vraiment plaisir à contempler.

Michèle m'amène jusqu'à la main droite de la géante, puis écarte les énormes doigts.

- Regarde, dit-elle simplement.

La peau est lisse, absolument lisse, sans empreinte ni ligne, mais avec des ongles d'une longueur insensée. Heureusement que notre compagne ne peut pas bouger. On a l'impression qu'avec, elle pourrait tout aussi bien nous couper en deux. Aucune

veine n'apparaît sous cette peau blême. Ce corps ne possède peut-être pas de système sanguin. Je n'oserais certainement pas faire une entaille pour le vérifier. Michèle pousse un juron.

- Zut, regarde l'heure, les petites vont sortir de l'école bientôt. Il faut y aller.

En nous voyant ramasser notre barda, notre nouvelle camarade, si l'on peut dire, comprend que nous allons partir. Lorsque nous nous présentons à ses yeux pour la saluer, je lis dedans qu'elle souhaite un signe d'affection; j'embrasse avec conviction cette joue immense, imité par Michèle. Alors nous voyons la grande bouche prendre elle aussi la pause d'un baiser. En quittant les lieux, il me semble entendre des sanglots. Mais il n'est plus temps de faire du sentiment.

Les filles attendront un quart d'heure avant notre arrivée, vers 17h... et nous avons oublié de manger, à midi.



VI

Cette journée irréaliste ne nous avait pas laissé le temps de méditer sur nos découvertes. Pour le moment, nous n'avions pas grand-chose. Mais à y regarder de près, ces quelques heures en compagnie de Yhawah avaient été enrichissantes.

Nous savions maintenant qu'elle ne connaissait pas notre langue. Mais elle parlait et comprenait même assez vite. Nous savions aussi que son corps était complètement paralysé. C'était la raison, sans doute, de son immobilité. Le plafond nous avait appris que cette cave existait déjà depuis longtemps. Or, selon toute apparence, elle avait dû être spécialement bâtie pour protéger la géante. Par qui, pourquoi, quand? Mystère... Nous ne pouvions répondre, mais les méthodes et les matériaux de construction utilisés attestaient d'un travail humain. C'était bien la seule chose rationnelle de cette histoire. La conclusion que l'infortunée géante était bloquée ainsi depuis bon nombre d'années s'imposait.

Cette révélation provoqua en moi une grande pitié, et je fus plus motivé que jamais pour tenter de La sortir de cette prison.

Une origine purement terrestre et humaine semblait peu probable pour cette belle femme aux dimensions sextuplées, surtout en tenant compte du fait qu'elle ne se nourrissait pas, ni ne buvait, ni ne relâchait d'excréments. La solution était ailleurs, il fallait la trouver. Une banale découverte allait commencer à nous donner la clé de l'énigme.

Le soir même, Michèle regarda sa montre pour savoir quel programme trouver sur le récepteur TV. Elle était arrêtée. Je consultai la mienne à mon tour: elle aussi ne fonctionnait plus. Pourtant, j'étais sûr de deux choses: le matin, j'avais changé les piles de la mienne car elle ne donnait plus rien depuis la veille; celle de Michèle marchait encore correctement l'après-midi, puisque nous avons pu remarquer notre retard pour le départ. Il me revint aussi en mémoire la défaillance de ma torche électrique. Tout ceci me mit la puce à l'oreille. Ne devrions-nous pas voir une relation à tous ces phénomènes électriques?

Une idée me vint. Je courus récupérer le sac qui contenait la lampe de camping. Après l'avoir trouvée, je la mis en fonction: elle n'émit qu'une faible lueur. Quelques heures auparavant, elle éclairait à plein régime. Je saisis également la torche: plus de lumière du tout. Bien sûr, on aurait pu penser que nous avions oublié de les éteindre avant de les ranger. J'étais certain que non, cela faisait trop de coïncidences.

L'hypothèse que Yhawah pouvait se nourrir

d'électricité commença à m'effleurer. J'allais tout mettre en œuvre pour tenter une expérience dans ce sens-là. Et si notre découverte n'était en fait qu'un genre de robot d'une grande perfection? Je préférerais espérer une réponse négative, nous aurions été trop déçus.

## VII

La sueur dégouline de mon front comme un orage d'été. Un baudet ne trimerait pas davantage. Je n'aurais jamais cru peiner autant, avec mon étrange fardeau. Et ce sentier qui n'en finit pas de monter... Et si, de surcroît, je fais tout cela pour rien? Je n'ose même pas y penser. Avoir des idées, c'est facile. Les mettre en pratique, c'est parfois moins évident.

Avant de décider ça, j'avais bien retourné le problème dans tous les sens. C'était la seule solution capable de mener mes tests à bien. Puisqu'il Lui fallait de l'électricité et qu'il n'y en avait pas sur place, il fallait l'apporter. Il m'avait semblé évident qu'une simple pile ne servirait pas à grand-chose. Alors, j'avais dû m'adapter.

Présentement, le dos courbé par le poids, je trimballe deux batteries usagées d'un fourgon diesel. Elles sont restées en charge toute la nuit. D'après mon testeur, elles délivrent maintenant un bon treize volts avec un ampérage correct. Malgré qu'elles ne possèdent plus les capacités des neuves, elles doivent encore permettre de rendre de bons services.

Imaginez le travail: transporter sur trois

kilomètres, avec plus de deux cents mètres de dénivelé brutal, ces accumulateurs imposants prêts à déverser leur contenu d'acide en cas de chute. Même maintenus à l'aide de cordes qui passent sur les épaules, ils se balancent anarchiquement au bout de mes bras. Si je croise quelqu'un, de quoi aurai-je l'air? Probablement d'un snobinard de la ville tombé en panne avec son quatre-quatre du dimanche. Enfin...

Il me faut marquer deux petites haltes avant d'atteindre mon objectif. Des douleurs titillent mon pauvre dos. Je suis tellement trempé qu'on dirait que je viens de tomber dans une rivière tout habillé. Ce n'est pourtant pas la saison.

Mon petit cerveau a bien du mal à tout comprendre, à tout prévoir. Yhawah va-t-elle comprendre ma démarche? Comment réagira-t-elle? Peut-être, me suis-je trompé? Et même si je mise juste, si la belle géante retrouve sa vitalité, que fera-t-elle? Sitôt sortie de sa retraite, sa présence sera très vite remarquée. Ensuite, quelles seront les conséquences? Je me refuse à y songer.

Plus je réfléchis aux problèmes que cause la découverte de Yhawah, moins je trouve de solutions cohérentes, acceptables pour tous les partis. D'un côté, la science humaine toujours prête à tout disséquer et l'imbécillité des gens pourraient lui nuire, si ce n'est la détruire, au mépris du respect de sa propre personnalité. D'un autre côté, la grande femme (ou le

robot) possède peut-être des connaissances qui pourraient aider l'humanité. En imaginant le pire, la géante en bonne santé serait capable de résister aux humains, de se battre, et de causer d'effroyables ravages. Je n'envisage pas cette solution: l'immobilisée paraît tellement douce, tellement gentille. Un esprit rationnel me dirait probablement que cela ne signifie rien. Dans son état, elle a besoin d'aide. Une fois rétablie, si ça arrive, gardera-t-elle le même comportement? Au mieux, des médecins auraient peut-être pu la guérir. Et après...

Dans un tel imbroglio, seule l'intuition pouvait me guider. En ce moment, elle me disait de faire confiance à la grande créature et de tout mettre en œuvre pour améliorer son état. C'est donc ce que je fais, je suis un sensible naïf.

Une fois l'entrée déblayée, je pénètre à nouveau dans l'immense caveau. Je réfléchis que la situation de Yhawah ressemble à celle d'un enterré vivant. Quelle horreur! La douce femme m'attend. Sans rien dire, cette fois, elle me sourit. Je lui fais un petit câlin sur la joue. Bêtement, je me vois en train de faire le même geste sur une vache. Je me fais honte tout seul, une telle comparaison ne se justifiant pas. J'essaie de faire comprendre à Yhawah la raison de la présence des deux batteries. Après plusieurs minutes de paroles et de gestes, je démissionne. Elle n'a rien compris.

Alors, je m'assoie à la droite de sa tête, pour

changer. Les autres fois, nous étions restés à gauche. Son visage pivote lentement; c'est vrai qu'on dirait un peu un robot. Mais, dès que ses yeux me fixent, je change d'idée. Ils sont plus profonds que jamais. On a l'impression de contempler l'univers, dedans. Moi qui n'aie jamais réussi à me faire hypnotiser jusqu'à présent, je pense que je pourrais bien me laisser endormir par ce regard là. Mais non, je garde mon contrôle.

Nous nous observons sans un mot. Je ne parviens ni à lui faire sentir ce que je voudrais lui dire, ni à saisir ce qu'elle voudrait exprimer. Au bout d'un moment, j'ai pourtant la sensation qu'il se passe quelque chose entre nous, mais rien de compréhensible. Nos esprits semblent dialoguer entre eux, sans se soucier de nos cerveaux qui n'enregistrent rien. Ils emploient sûrement un langage où l'intellect n'a rien à voir. Mais ce n'est qu'une sensation.

Tout à coup, une recommandation de Michèle me revient. Elle m'avait conseillé de chercher quelques fleurs pour en faire un bouquet décoratif. Ce n'est plus la saison, mais je sors de la cave pour tenter d'en apercevoir. J'arrive néanmoins à en dénicher quelques maigres exemplaires dont je ne sais pas le nom. Je n'ai pas de vase, bien sûr. Aussi je sacrifie une gourde une fois retourné auprès d'elle. Le bouquet fait vraiment minable, à côté de l'immense corps. Mais il ravit mon hôte et donne quand même une nuance de gaieté à cet

endroit sinistre. Ah, un peu de lumière aurait été la bienvenue. Aujourd'hui, je n'ai pas pris de lampe. Je n'ai pas eu le temps d'acheter des piles en sortant du travail, car je voulais arriver avant la nuit. Cela m'oblige aussi à repartir avant le coucher du soleil, dans peu de temps en somme. Je prie Yhawah de m'en excuser sans savoir si elle me comprend. Elle me regarde avec un beau sourire. Elle me dit un "au revoir" grave et moelleux en me voyant la quitter. Je cache à nouveau la porte. Cela prend quelques minutes. Ensuite, je me charge des batteries qui n'ont servi à rien. Je me console en pensant que la descente sera plus aisée que la montée. Un profond sentiment de frustration m'anime.

Le soir, à la maison, j'eus l'agréable surprise de constater que les deux accumulateurs étaient complètement déchargés. Le test avait donc marché, sans que je m'en aperçoive.



## VIII

Une semaine était passée depuis mon expérience électrique. Chaque jour, je l'avais renouvelée. Et chaque fois, elle s'était avérée concluante. Mais Yhawah s'arrangeait toujours pour que je ne remarque rien sur le moment. La conclusion que la grande dame ne pompait pas l'électricité en permanence s'était imposée. Il devait s'agir d'un acte ponctuel et volontaire. Il n'y avait pas eu un seul test où ma présence fut constante. Durant les visites, il se trouvait toujours un moment où j'étais obligé de m'absenter, même pour quelques secondes. Et c'était là que quelque chose se produisait. Je voyais dans la façon d'agir de Yhawah une forme de pudeur, comme si elle avait honte de devoir s'alimenter ainsi. L'avenir allait m'apprendre que ce n'était pas la bonne raison à mon absence d'observation.

Le dimanche, nous avons amené les enfants. Ils n'avaient pas peur du tout. Comme ils trouvaient le nom de Yhawah difficile à dire, ils l'avaient surnommée Yaya. Elle avait accepté en manifestant sa gaieté. Nous avons passé tout l'après-midi ensemble.

La géante avait prêté beaucoup d'attention au

comportement et aux jeux des enfants. On aurait dit que quelque chose de ce genre lui manquait. Mais que ne lui manquait-il pas d'autre dans sa situation? Elle retrouvait lentement goût à la vie et n'avait plus cet air de chien battu que nous lui avions connu au tout début. Nous nous en félicitions.

Côté mouvement, aucun progrès. Il semblait que l'électricité qu'elle absorbait ne donnait aucun résultat. Peut-être m'étais-je trompé et s'agissait-il d'un phénomène purement physiologique? Mais je croyais encore en ma théorie. Ça pouvait s'expliquer par un voltage ou un ampérage insuffisant. Pourtant, elle avait utilisé le courant des piles de montres et des lampes au début ...

La veille, une des batteries s'était mise en court-circuit. Elle était morte, plus rien à en tirer. La situation financière familiale du moment interdisait son remplacement immédiat. J'avais heureusement trouvé une solution de secours. Elle allait me permettre d'éviter de transporter quotidiennement ces lourds objets et les nuits de charge. Par hasard, j'avais appris qu'un de mes collègues possédait un petit groupe électrogène muni d'un moteur diesel. Prétextant des travaux à la campagne, j'avais obtenu qu'il me le prête pour quelques temps.

Non sans mal, Michèle s'était laissée convaincre de m'aider à l'apporter. Elle avait accepté un peu à contre cœur que je passe les prochaines nuits avec

Yhawah. Ainsi le bruit du moteur n'éveillerait pas d'attention, le lieu étant particulièrement désert à ces heures. Il me suffirait de dormir sur place avec un lit de camp et des boules pour atténuer le bruit. Ainsi, je pourrai poursuivre mon activité professionnelle sans trop de fatigue.

Pour le reste, rien de nouveau. La présence de la géante continuait à rester secrète. Nous n'avions rien appris de plus qui puisse nous renseigner davantage sur les questions que nous nous posions. Par contre, nous nous ancrions encore plus fort dans l'idée que la gentillesse de Yhawah était aussi vaste que l'univers qui brillait dans ses yeux.

## IX

Ma première nuit avec la charmante créature commence. Avec l'aide de Michèle, j'ai apporté ici tout ce dont je pensais avoir besoin. J'ai installé le groupe dehors pour que les gaz d'échappement ne nous asphyxient pas. Ils pouvaient être aussi nocifs pour ma compagne que pour moi. Je serai forcé de le rentrer avant chaque départ, et de le sortir à chaque arrivée. Pour ne pas risquer de l'endommager, je l'ai reliée à la batterie encore valide, sur la sortie 12 volts. Elle se trouve près du corps de Yhawah, branchée au chargeur par deux câbles électriques de forts diamètres. Ce système fonctionnera-t-il comme je l'espère? Suspens.

En tout cas, cet équipement m'a permis d'installer un réseau électrique dans la cave. Deux lampadaires trônent maintenant de chaque côté de la chevelure platinée, une ampoule d'ambiance inonde la pièce d'une douce lueur. Les yeux flamboyants de la grande femme n'ont pas perdu leur éclat pour autant. Avec cette clarté nouvelle, la splendeur de la belle créature prend davantage de valeur.

D'ailleurs, la personne en question recommence à m'intriguer. Elle n'a pas manifesté un seul signe de

curiosité pendant tous les travaux de préparation, elle n'a jamais perdu son sourire. Mon intention lui est apparue très clairement, semble-t-il. J'ai l'étrange sensation qu'elle lit à livre ouvert dans mes pensées, depuis aujourd'hui. Même si on ne se reproche rien, quelque part, ça gêne. La pitié que j'éprouvais au début pour elle, commence maintenant à se transformer en crainte. Elle paraît toujours aussi douce et gentille, mais le rapport de force entre nous est en train de s'inverser. Son état physique ne s'améliore toujours pas. Pourtant, une grande puissance mentale se dégage d'elle, à ce que je ressens.

Je suis allongé sur un lit de camp, à sa droite. Toutes ces idées tournent dans ma tête pendant que j'attends le sommeil, qui ne vient pas d'ailleurs. Normal, ce changement si soudain de situation ne peut que porter à la réflexion. Et plus les méninges travaillent, moins on ferme l'œil. Je mets toute ma volonté à faire le vide dans mon esprit, sans y parvenir. Elle ne dort pas non plus. Elle me regarde, et sourit encore en constatant que je l'observe. Ce n'est plus l'expression plaintive de celle qui se sent mourir, c'est presque celle d'une mère envers son chérubin. J'en frissonne d'étrangeté.

Une envie pressante me prend. Je me lève tranquillement pour aller dehors l'épancher. Pendant que je me libère sous un arbuste, un bâillement m'échappe. C'est encourageant pour mon repos. Tout à

coup, j'entends un crépitement à l'intérieur. Mais je n'ai pas terminé. J'accélère le mouvement, puis je rentre mon appareil intime dans son logement. Je ferme la braguette et je me précipite à l'intérieur.

Il ne se passe plus rien d'anormal. L'éclairage fonctionne normalement. En passant devant les jambes, je pose ma main dessus. Une violente décharge me projette à un mètre. Courageusement, je me relève et je reviens à ma place. En fixant bien l'habit de Yhawah, je remarque un petit halo, comme un dégagement magnétique. J'approche la main mais sans faire contact.

- Non! me dicte gentiment la grande femme.

Je stoppe mon geste. Si elle s'est donné la peine de parler, c'est que ça doit être dangereux. Un petit bruit ronronne, puis s'arrête.

- Marc ...

Yhawah sollicite ma présence près de sa tête. Je me rapproche donc. Du regard, elle désigne son épaule et me dit:

- oui.

Je crois qu'elle n'a jamais autant parlé dans un temps aussi bref. Avec hésitation, je mets la main à l'endroit indiqué: plus rien. Même le courant magnétique a disparu. Il faut en avoir le cœur net. Je débranche la batterie et contrôle le voltage. L'aiguille de mon contrôleur indique presque le zéro. Il s'est bien passé quelque chose, mais quoi? Le fait que les

sécurités du groupe électrogène ne se soient pas déclenchées est encore plus surprenant. Enfin, si mes inventions ne suffisent pas, elles profitent quand même à la "malade".

Lorsque je me suis réveillé, le matin, les grands yeux me fixaient toujours. Probablement la curiosité du sommeil d'un humain. Le charmant visage m'accueillit. J'ai rangé le matériel en hâte. J'ai fait mes adieux et j'ai caché l'entrée. Puis il a fallu revenir au travail, sans avoir le temps de rendre visite à ma petite famille.

Une question trottait dans ma tête. Yhawah avait-elle dormi, elle aussi?

X

Pendant que je prenais le repas du soir, à la table familiale, je songeais encore à Yhawah. Avec elle, les surprises n'étaient pas terminées. Nous finirions bien par apprendre d'autres choses, à son sujet. Michèle ne sut rien de l'incident électrique. Je ne désirais pas l'inquiéter pour si peu.

Je profitais donc des rares instants privilégiés que je pouvais passer en compagnie de ma femme et des enfants. Le midi, je prenais le repas à la cantine, sur mon lieu de travail. Le temps autorisé ne permettait pas d'aller se restaurer chez soi. Tôt ou tard, Michèle se plaindrait de mes absences, c'était certain. Il fallait que ça arrive le plus tard possible. J'étais déterminé à faire le maximum dans la tâche que je m'étais fixé.

Nous débattions des problèmes habituels d'une famille française moyenne: le comportement scolaire des enfants, l'état des finances sur le compte bancaire, les ennuis à cause des voisins, les projets avec les amis... Il y avait matière à discussion.

Tout en parlant, mon esprit restait préoccupé par la nuit à venir. Combien de temps faudrait-il avant que l'état de santé de la géante s'améliore enfin, de façon



sensible? Les charges électriques s'avéraient-elles insuffisantes? Un problème purement "mécanique" se posait-il? Elle avait peut-être quelque chose de cassé, à la suite d'un accident ou d'une chute. Il fallait trouver la réponse. Nous ne savions rien de sa physiologie. Une certaine similitude avec le corps humain s'affichait bien, mais jusqu'où? Nous n'avions ni les moyens ni les connaissances nécessaires pour en apprendre davantage sur ce corps gigantesque. Il eut peut-être mieux valu céder la place à une équipe de scientifiques qui aurait été beaucoup plus efficace. Mais rien ne garantissait qu'ensuite Yhawah ne devienne un cobaye de la science humaine ou une curiosité à visiter dans un musée. Il n'en était pas question. Ma conviction m'aurait mené jusqu'à la mort, pour lui éviter une telle monstruosité. Elle était immobilisée depuis un grand nombre d'année. Il ne fallait pas prolonger une situation aussi insupportable beaucoup plus longtemps. J'allais dire qu'aucun être humain ne méritait ça, mais il est vrai qu'elle n'était pas humaine. Du moins, nous le supposions.

Avant le repas, nous avons préparé un bidon de gas-oil, un autre d'huile, et une bonbonne d'eau potable. A la fin, je pris la route en emportant tout.

XI

Ce soir-là, je contemple donc les étoiles. Tant de choses se sont passées, depuis un mois. Ces petits points lumineux dans le ciel me fascinent. Près de l'un d'eux, se trouve la planète d'origine de Yhawah, du moins je le crois. Bon nombre de questions que nous nous posions ont trouvé leurs réponses. Je sais maintenant que notre amie vient de l'espace. Je sais même à quoi ressemble son monde. Et pourtant, je n'y suis pas allé. Vous avez du mal à suivre? Alors faisons ensemble un petit retour en arrière.

Vous vous souvenez de l'installation du groupe électrogène? Eh bien, cet appareil allait être le début de la guérison de la grande femme, au-delà de nos espérances...

A ma deuxième nuit de présence, à mon arrivé dans le caveau, je me suis rendu compte que Yhawah parvenait à bouger les doigts de la main. Elle me regardait plus amicalement que jamais, très très fière de son exploit. Je lisais dans ses yeux somptueux une reconnaissance infinie. Même si elle avait deviné sans peine mes intentions, elle ne s'attendait probablement pas à des résultats aussi rapides. Moi non plus, en

vérité.

J'ai couru l'embrasser aussitôt. Mes bras avaient du mal à faire le tour de son cou. Une larme avait ruisselé au coin de mes yeux, comme des siens. C'était notre première vraie victoire sur son destin. Mais il fallait gagner la guerre.

Sauf à la naissance de mon premier enfant, je n'avais éprouvé pareille joie de toute ma vie. Depuis une éternité que tout mouvement lui était impossible, Yhawah commençait à renaître. Elle s'enthousiasmait beaucoup. Nous allions vaincre, nous ne pouvions plus en douter.

Le week-end suivant, j'ai refait la porte d'entrée. Au lieu d'un panneau de bois qu'il fallait masquer chaque fois avec des pierres, j'ai construit une plaque en ciment avec des morceaux de rochers pris dedans. Le tout, monté sur un axe supérieur et équilibré d'un contrepoids, permit de rentrer et sortir sans labeur particulier. Le camouflage réussit parfaitement. Même Michèle ne parvenait pas à trouver cette nouvelle porte. J'étais content de moi.

Au fil des jours, ou plutôt des nuits, l'état de santé de la géante s'améliora doucement. Elle bougea les mains, les pieds, puis les bras. Avec les premiers déplacements de jambes, elle put commencer à basculer son corps. Elle pouvait ainsi se tourner sur les côtés.

Une chose m'inquiétait de plus en plus. Le

plafond était bien trop bas pour qu'elle puisse se mettre debout, ou même s'asseoir. Si elle voulait se lever, elle devrait casser la voûte. Mais sa cachette n'existerait plus. Je ne voyais pas un autre endroit pour la mettre à l'abri des regards indiscrets. Un équipement spécifique de la pièce n'était pas réalisable par un maçon amateur comme moi. Et pas question de faire venir des professionnels. Je tournais le problème dans tous les sens, sans aboutir. Bon sang, que faire? La guérir était absurde si, une fois rétablie, elle devait rester prisonnière ici. C'était atroce. Le comportement de Yhawah adoucissait mes craintes. Elle comprenait à coup sûr mes pensées, donc elle avait pleinement conscience de la situation absurde dans laquelle nous étions. Et pourtant, elle souriait toujours. Elle semblait me dire:

- Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas un problème.

Encore une fois, il me fallait écouter mes intuitions.

Mais ce soir, mon esprit est calme. La "fée" Yhawah a apaisé mon cœur. Même si je suis encore sous le choc de toutes ces révélations, l'espoir me réchauffe le cœur par cette nuit où l'hiver commence réellement. Je suis debout dans le petit vent glacial, les yeux rivés sur la voûte céleste.

Jusqu'à présent, je n'ai pu assister au transfert électrique que pratique la grande femme. Chaque fois, elle me fait comprendre que je dois quitter la pièce. Tel

un enfant docile, j'obéis.

Il est temps de parler du moment le plus extraordinaire de l'histoire de la belle géante. Tout s'est passé il y a une heure à peine. J'installais le lit de camp pour dormir. De sa voix grave et suave, Yhawah m'appelle. Son grand bras sur mes épaules, elle me dirige à un endroit qu'elle souhaite. Puis elle prend ma main entre son pouce et son index. J'ai comme une appréhension. Pour une fois, elle ne sourit pas. Son visage est sérieux, mais rassurant. Je sens obstinément que quelque chose de spécial va arriver. Elle me fait signe de fermer les yeux. J'obtempère lentement. Et tout à coup, mon esprit devient un écran de cinéma. Des images défilent dessus.

Tout d'abord, je vois un homme, deux enfants, puis une foule dans une ville à l'architecture bizarre. Tout a l'air à ma taille. Je ne comprends pas de suite qu'il s'agit de la propre famille de Yhawah. Ensuite, je vois une planète s'éloigner. Elle est bleue, comme la nôtre, mais le dessin des continents ne lui ressemble pas du tout. Il y a aussi d'importantes masses nuageuses.

Je suis maintenant dans une sorte de vaisseau spatial. Il y a d'autres personnes. Elles ressemblent à mon amie. Même teint blafard, même cheveux comme métalliques, même combinaison mais avec d'autres couleurs. Par moment, il y a un point lumineux rouge qui s'allume à gauche de leur poitrine. Je n'interprète

pas son utilité.

Puis un choc violent projette tout le monde au sol. Quelque chose a heurté le vaisseau. Je distingue les compagnons de voyage inanimés. Je ressens que Yhawah est touchée. Elle doit souffrir. Mais je ne la vois pas. Les images qui me parviennent semblent provenir de ses propres yeux. Elle se traîne et se hisse dans un genre de coquille. Sur sa poitrine, le signal est allumé. La capsule s'éjecte. Puis c'est la nuit. J'en conclus qu'elle est inconsciente.

L'écran s'éclaire à nouveau. Maintenant, elle est allongée sur le sol, sans doute là où se situe cette cave actuellement. Elle est paralysée. Le point rouge est éteint. Elle fait un effort mental et il s'allume, mais faiblement. Elle met son énergie à faire un mouvement, sans succès. Je sens qu'elle pleure. Mais voilà une petite silhouette qui surgit. A sa taille, il s'agit d'un humain. Je suis stupéfait, on dirait mon frère tellement il me ressemble. Il s'exprime dans un langage incompréhensible. Ses paroles me parviennent comme Yhawah les a entendues. La voix est très aiguë et rapide.

Alors je vois, dans mon esprit médusé, ce petit personnage qui met tout son dévouement à construire la cave où nous sommes. Des heures et des heures de travail harassant. Par moment, il me semble que ce petit bonhomme, c'est moi. Je trouve cela idiot et incompréhensible. Son habillement rappelle les

vêtements du temps de la révolution française. Je reste incrédule. Cela signifierait que la pauvre géante est là depuis deux siècles. Ce n'est pas possible, je dois me tromper. Et pourtant, je sens que je suis dans le vrai. Comment une chose pareille a-t-elle pu se réaliser?

Puis je vois ce brave homme qui vieillit de plus en plus. Il semble désolé de ne pouvoir rien faire. Il pleure souvent, même s'il vient toujours souriant. Parfois, mes visions se brouillent. Yhawah doit pleurer aussi.

Finalement, la semi-obscure devient permanente. Le petit homme ne vient plus. Je pense qu'il a dû mourir. Cela semble une éternité. Tout à coup, je me vois, minuscule, bondissant brusquement pour fuir. Je porte deux enfants aux bras. La vision s'arrête là.

Je regarde l'heure à ma montre qui, depuis l'utilisation du groupe, fonctionne parfaitement. Il s'est écoulé à peine quelques minutes. J'ai l'impression réelle que les deux siècles viennent de défiler. Je me sens tout drôle. Et ce n'est pas fini.

Le fameux témoin lumineux, que je n'avais pas remarqué sur Yhawah, vient de s'allumer. Je suis instantanément pris de vertige. Je perds connaissance, tout en restant debout. Lorsque je retrouve mes esprits, la fantastique femme m'observe. Elle m'a assis sur son ventre et me tient le dos avec une main. La lueur rouge a disparu. La dame de l'espace sourit à nouveau. Et là,

la plus grosse surprise de la journée se passe. Mon amie ouvre la bouche et s'exprime de sa voix très grave:

- Marc, je te remercie d'avoir accepté de coopérer de si bonne grâce. Désormais, je suis à ta disposition. Après tout ce que tu as fait pour moi, c'est la moindre des choses.

L'émotion et la stupéfaction me cloue sur place. Ses propos me parviennent lents et détachés. Elle manie le français comme si c'était sa langue natale. Elle s'aperçoit de mon trouble.

- N'aies pas peur. Il n'y a rien de surnaturel. Je ne t'ai jamais menti. La dernière opération que je viens d'exécuter a permis, à ce que tu appellerais mon ordinateur personnel sensoriel, de traduire et d'interpréter ton langage. Jusqu'à présent, je n'en avais pas la possibilité. Tu n'as pas de mal?

- N, non ... Je crois que ça va. Vous permettez que je descende?

- Bien sûr, fais ce que tu veux. Je t'assure que tu n'as rien à craindre de moi, bien au contraire. Tu m'as sauvé d'une fin lente et inexorable. Je suis ta débitrice, jusqu'à la mort, s'il le faut.

- Je ne veux rien. J'ai fait seulement ce que me dictait mon cœur.

- A présent, je connais ton cœur. Et je suis fière d'être l'amie de quelqu'un qui a tes qualités...

Ma modestie en prend un coup. Je n'arrive à



répondre qu'un:

- Vous croyez...

- Ne dis rien, je sais, c'est tout. Et puis, tu me ferais plaisir en me tutoyant.

- Je promets d'essayer.

En fait, elle m'intimide tellement que cela m'est très pénible. Je suis abasourdi. En quelques instants, elle m'a montré une partie de son passé, puis elle a enregistré la totalité des connaissances de mon petit cerveau. C'est hallucinant.

Je crois qu'un peu d'air me fera du bien. Je lui demande bêtement la permission de sortir. Elle se vexe un peu. Elle ne souhaite pas que nos rapports soient ainsi. Nous devons être deux amis, rien de moins, rien de plus.

Voilà pourquoi je suis dehors, à regarder les étoiles.

## XII

Le lendemain, la famille au complet a rendu visite à Yhawah. Comme je n'ai rien dit, vous imaginez la surprise des autres lorsque la grande femme leur a adressé la parole. Les petites s'en sont presque effrayées.

Nous ne savons ce que nous réserve l'avenir. La belle géante m'a expliqué que Gaston, le créateur de la cave, a construit la voûte flottante. Il faut comprendre par là que le plafond n'est pas solidaire des murs de soutien. Ce brave homme avait prévu le rétablissement de Yhawah. Grâce à son ingénieux système, elle pourrait soulever et déplacer la voûte comme un couvercle. Pour le moment, elle ne possède pas la vigueur nécessaire à se tenir debout. Alors pour le reste, il faudra attendre encore.

Le premier choc passé, les enfants bavardent avec Yhawah. Benjamin, trop jeune, ne fait pas partie du nombre. Comme l'accès en poussette est impossible, il est venu dans un sac à dos spécialement aménagé pour cela. Lui, bien sûr, ne voit rien d'extraordinaire.

- Les enfants, vous ne savez pas que dans mon

pays j'ai un petit garçon et une petite fille. Enfin, ils ne doivent plus être si petits que ça, maintenant. Tellement de temps est passé, depuis mon départ.

- Comment s'appellent-ils? demande Nadège, la plus curieuse des trois.

- Attendez, je cherche comment le dire, répond Yhawah.

En fait, ces noms sont imprononçables en langage humain. A ce que j'ai compris dans mon "voyage", cela donnerait Jwoulickk et Sfradrahz.

- Nous dirons que mon garçon s'appelle Patrick, et ma fille Sandra. Ils sont ravissants, tu sais.

- Où est ton pays? questionne Lise qui a du mal à se le représenter.

- Très loin, tellement loin que tu ne pourras jamais y aller.

- Papa dit que c'est sur une étoile, dans le ciel. C'est vrai?

- On peut le dire comme ça.

- Et les gens, ils sont tous grands comme toi, là-bas?

- Oui, tous.

Les enfants continuent de l'assaillir de questions. Je n'écoute plus. Ma curiosité a déjà été satisfaite, du moins en grande partie.

Dans le monde de Yhawah, les choses ne sont pas si différentes. La taille de notre amie est environ six fois supérieure à celle d'une femme moyenne

humaine. Sa planète est six fois plus importante que la Terre, l'attraction s'y ressent six fois moins en raison d'une vitesse de rotation beaucoup plus rapide. Ainsi, les gens se retrouvent avec les mêmes sensations que les hommes ici. Par contre, Yhawah se sent très lourde, parmi nous. L'air a sensiblement la même teneur. La faune et la flore, même si elles n'ont pas pris les mêmes formes, ont la même constitution chimique.

D'ailleurs, la présence de la géante chez nous avait été prévue, mais pas de cette façon. Sur sa planète, certaines personnes affirmaient l'existence de la Terre. Elles prétendaient même que, dans la nuit des temps, une colonie des leurs s'était établie ici.

Après bien des vicissitudes, un groupe, que les autres prenaient pour des illuminés, avait obtenu l'autorisation et les moyens matériels d'organiser une expédition scientifique. Cela devait leur permettre d'apporter la preuve de l'exactitude de leur théorie.

Seulement, leur monde à eux n'était pas plus parfait que le notre, ni leurs machines. Pendant le voyage, les équipements de l'appareil spatial affrété spécialement aurait dû signaler tout obstacle, à la vitesse prodigieuse à laquelle ils se déplaçaient. Un météore, dont la taille était peut-être trop petite pour être détectée, a percuté l'immense navire et l'a presque totalement détruit. Yhawah ne faisait pas partie du personnel de navigation. Elle ne sait rien de ce qui s'est réellement produit. Ce récit relate ses suppositions. En

fait, notre compagne est banalement archéologue. Mais sa façon de travailler ne ressemble en rien à nos techniques.

Elle se trouvait donc dans le vaisseau en tant que scientifique, avec d'autres collègues. A l'endroit où elle se trouvait, au moment du choc, elle seule avait survécu. Elle s'était traînée dans un engin de secours, programmé lui aussi pour la destination finale. Mais il y avait un trou noir entre son sauvetage héroïque et son immobilisation sur le sol terrestre. Là dessus, elle ne peut rien expliquer, elle ne se souvient pas du moindre détail.

Je lui ai demandé si elle sait où se trouve son véhicule spatial. Hélas, elle n'en a pas la moindre idée. Gaston a emporté plus d'un secret dans la tombe.

Elle m'a appris aussi d'autres détails. La durée de vie des gens de sa race, en temps terrestre, dépasse trente siècles. La croissance de leurs enfants nécessite environ cinq cents ans. Devant ma surprise, elle a même affirmé une chose surprenante. L'homme terrestre serait conçu pour vivre dix siècles, et il durait ainsi dans la nuit des temps. Ces informations proviendraient de documents concernant la colonie des géants, après leur retour sur leur planète mère. J'ai eu du mal à le croire.

Elle dit aussi que ses semblables n'ont pu rester sur terre. Leur taille et leur poids représentaient un handicap difficilement surmontable, dans notre petit

monde. En plus, leur longévité semblait diminuer.

Comme je n'ai pas tout raconté à Michèle, elle écoute assidûment la conversation entre Yhawah et nos enfants. Elle complète ainsi son information personnelle. J'aurais peut-être dû faire la même chose. La charmante extraterrestre avait gardé plus d'un tour dans son sac. Je n'allais pas tardé à m'en rendre compte.

### XIII

- Maintenant, je dois manger.

Yhawah m'a jeté ces mots à la figure, sans méchanceté. Elle sait quelle tâche pénible elle me demande de remplir. Alors, elle a pris un ton sec pour me prévenir. Elle est aussi ennuyée d'avoir à me le dire que moi de l'entendre. Comment nourrir une masse pareille, et avec quoi?

- Et je n'ai plus besoin de ton engin bruyant. Je vais t'expliquer pourquoi.

La géante commence un brillant exposé. A ses dires, le vêtement qui la couvre est très proche d'une seconde peau. Ses usages sont multiples. Il sert à maintenir le corps à une température souhaitée, il dirige lui-même les mesures de survie et il s'auto régénère à condition que son potentiel magnétique ne descende pas en dessous d'un certain seuil. Il communique directement avec le cerveau pour transmettre ou recevoir des ordres. Ce genre de combinaison de voyage ne fonctionne qu'avec la personne pour laquelle il a été conçu.

Maintenant, la force de charge a repassé la limite minimale. Il va donc pouvoir fournir lui-même

l'énergie dont il a besoin, voire la multiplier si nécessaire. Les courants électriques ont enfin réussi à lui rendre son autonomie; ils ne sont plus utiles dorénavant.

Même si Yhawah se guérit de son immobilité complète grâce au potentiel de cette peau hybride, la seule chose capable de lui rendre toute sa puissance physique réside dans l'alimentation. Comme je la suis avec difficulté, la gracieuse dame me donne de plus amples renseignements.

- Prenons, par exemple, l'eau. Sur notre planète, il y en a aussi et elle nous est aussi indispensable qu'a vous. Tu dois te demander comment j'ai survécu en passant deux de vos siècles sans boire une goutte. Eh bien, mon habit s'est contenté de convertir l'humidité permanente de la cave en eau qu'il a directement fait passer par ma vraie peau.

Je te donne un autre exemple: même en léthargie, notre corps a besoin d'un minimum énergétique. Aussi incroyable que ça puisse te paraître, mon vêtement s'est également chargé de tout. Il a puisé dans le parfum des plantes au dehors, dans les particules de lumière de la petite clarté qui parvient jusqu'ici, et dans l'énergie des petits animaux présents dans la pièce, sans les tuer. Il a transformé tout cela en matière subtile directement assimilable par mon organisme, et a géré la pénétration.

Pour assumer toutes ces tâches, il n'a



heureusement besoin que de très peu de puissance magnétique. Sans cela, j'aurais quitté la vie depuis longtemps. Disons que le peu d'énergie de mon corps le faisait vivre, et lui secondait mon organisme. Si tu n'avais pas eu l'idée de m'apporter des forces nouvelles, cela aurait duré très longtemps encore, avant mon décès. Tu comprends pourquoi je te dois tout. Et pourtant, j'ai encore quelque chose à te demander.

A son air ennuyé, et après ce qu'elle a déjà dit, je n'ose même plus essayer de deviner. Je m'inquiète davantage.

- De quoi s'agit-il?

- C'est une chose très grave pour nous, toi, les tiens et moi. Je ne sais comment l'exprimer...

Je m'angoisse tellement que je préfère en rire.

- Ne me dis pas que tu es amoureuse de moi?

Même si Yhawah a enregistré ma mémoire, mon humour semble lui échapper. Elle me regarde bizarrement. Enfin, son brillant cerveau parvient à saisir toute la subtilité de mon propos. Un sourire illumine brièvement son beau visage.

- Soyons sérieux, répond-elle. Voilà, ... je voudrais te demander la permission de repartir chez moi.

Je m'attendais à tout, sauf à ça. La stupéfaction me paralyse. Qu'est ce qu'elle raconte? Il n'y a pas si longtemps, elle agonisait encore. Et aujourd'hui, elle me dit qu'elle va retourner sur sa planète. Elle fait des

projets, alors qu'elle est abandonné des siens depuis deux siècles... D'abord, comment va-t-elle y revenir, chez elle? Impensable. Peut-être me renvoie-t-elle ma plaisanterie.

- Tu te moques de moi, là?

- Non, je t'assure. C'est vraiment sérieux. Je le peux. Enfin, je crois que c'est possible. J'y arriverai, mais il faudra du temps.

J'admets difficilement cette réalité. Je voudrais bien en savoir davantage.

- Explique-toi.

- Je le ferai plus tard. Je te demande seulement de réfléchir à mon départ et de prendre une décision. Si tu ne le souhaites pas, alors je resterai.

Une telle question ne se pose même pas. Moi, petit mortel, simple humain, je dois décider si une créature extraterrestre, belle et intelligente, en prison sur notre planète, doit rester ou pas. C'est idiot, absurde. De quel droit pourrais-je la retenir? La même force, la même passion, qui m'ont poussé à la sauver, m'obligeront à la laisser partir, voire à l'aider au maximum. Je m'apprête déjà à lui répondre.

- Non, pas maintenant, dit-elle. Tu y repenseras à tête reposée. Prends ton temps.

- Mais enfin, comment peux-tu croire que je pourrais t'obliger à rester ici contre ta volonté? C'est toi qui dois décider.

- Je te dois tout.

- Faux, n'importe qui d'autre que moi aurait pu te trouver.

- N'importe qui ne se serait sans doute pas dévoué comme tu l'as fait. Je ne parle pas des sacrifices qu'a fait ta famille. Et je ne pense pas à ce qu'il te faut encore faire. Je sais que rien ne t'arrêtera pour m'aider, tu as trop bon cœur.

- Encore faux. Rappelles toi Gaston. Cet homme t'a caché, il a bâti cette grande cave invisible de ses mains, avec ses faibles moyens. Il a probablement risqué d'être accusé de sorcellerie. Il a sacrifié sa vie pour toi. Lui mériterait peut-être le choix que tu me demandes, mais pas moi.

Yhawah ne répond pas. Son teint pâlit davantage encore. Je crains de l'avoir vexée, d'avoir brisé notre belle amitié. Je regrette déjà de l'avoir contrariée. Cependant, elle poursuit d'une voix douce et feutrée.

- Je ne t'ai pas tout dit, Marc. Tu ignores encore une chose importante. Cet homme si extraordinaire, qui a passé quarante années de sa vie à me tenir compagnie, à me protéger, qui a partagé à ce moment là mes joies si rares comme mon chagrin si fort, cet homme, c'est ... toi.

Là, elle m'assène le coup de massue final. Je dois m'asseoir pour tenir le choc. Pourquoi me dire une chose aussi insensée? Pourquoi aller chercher des arguments aussi invraisemblables pour une décision aussi ridicule? Je ne comprends vraiment plus le

comportement et le raisonnement de la belle géante. Ça ne tient plus debout, moi non plus. Je tente une question:

- Comment peux-tu savoir une chose pareille?

Elle m'observe comme un professeur regarderait un élève qui ne connaît pas sa leçon.

- Tu crois tout savoir de moi, n'est-ce pas, Marc? Tu as découvert tellement de choses... Mais je t'ai prévenu. Tu n'as pas encore fini d'en apprendre. Je vois bien que tu ne crois pas ce que je viens de dire. Tu as tort. Viens près de moi et redonne-moi ta main.

Je m'exécute. Je suis trop curieux pour attendre plus longtemps. Dès que le contact manuel se fait, la lumière rouge s'allume sur la poitrine de Yhawah. Cette fois, pas de cinéma ni de malaise. La lueur vire de teinte et met en séquence trois couleurs. Je ne comprends rien.

- Tu vois, c'est la preuve. Mon ordinateur sensoriel ne se contente pas d'analyser la matière. Il travaille aussi dans ce que vous appelleriez le feu, le quatrième élément, la matière subtile. Il reconnaît un individu non pas à sa constitution physique, mais à ce que vous nommeriez "l'âme". Car là est notre identité, inaliénable et indestructible, dans le monde animal et végétal, dans tout l'univers.

Personnellement, je ne vois toujours rien. Yhawah poursuit.

- Les couleurs qui s'affichent, les nuances

qu'elles prennent, le temps que chacune dure, chaque être vivant possède une combinaison qui lui est propre. Mon auxiliaire ne peut pas se tromper. Il t'a reconnu à coup sûr. Gaston et toi, vous possédez la même séquence. Si tu ne me crois pas, nous referons l'expérience avec Michèle et les enfants. Tu verras bien que j'ai raison.

Bêtement, je demande:

- Et mon chien, il aurait son code à lui?

- Bien sûr. Amène-le si cela doit te convaincre.

Elle paraît vraiment sûre d'elle, moi, de plus rien. Ça fait trop pour un seul jour. Sa dernière révélation reste coincée en travers de mon petit cerveau. J'ai déjà entendu parler de réincarnation. J'aurais même tendance à y croire. Mais un fait aussi concret nécessite une bonne dose de foi.

Lorsque je quitte ma bonne fée, je nage encore dans la perplexité. Le problème, beaucoup plus matériel et combien plus délicat, de son alimentation ne m'effleure même plus. L'impression de rêver me saisit, je flotte sur un petit nuage.

XIV

Aujourd'hui, la pluie s'impose. Mais elle n'abonde pas trop. Elle suffit juste à faire ronchonner. Un imperméable me protège tandis que je grimpe le sentier abrupt. Le sac à dos regorge de ravitaillements en tout genre. Un jerricane de vingt litres s'ajoute au barda, transporté à bout de bras.

Avec Michèle, nous avons essayé de trouver ce qu'il y a de mieux. Nous ignorons tout des goûts alimentaires de Yhawah. Elle n'a donné qu'un seul indice, elle ne se nourrit pas d'êtres du règne animal. Pas de viande, pas de poisson, pas d'œuf, mais elle accepte le lait et, nous l'espérons, tous ses dérivés. Je n'ai pas osé lui offrir du vin.

Le chemin, d'ordinaire pas trop facile, se montre un peu plus périlleux. La pluie scintille dans le faisceau de la lampe. Le paysage prend un aspect féerique dans la lumière, oasis dans les ténèbres.

Plusieurs fois, mes pieds dérapent et je manque de dégringoler la pente. Parvenu sur le plateau, je reprends enfin mon pas de marche normal. Mine de rien, je crache la forme. Tous ces trajets quotidiens m'ont entretenu la condition physique et les muscles.

Deux ou trois cents mètres me séparent encore de l'entrée du caveau. Il me tarde d'arriver. Le fardeau pèse lourd sur mes épaules.

Tout à coup, j'aperçois une lumière, puis une autre. Je reste cloué sur place. Les lueurs se rapprochent doucement et commencent à se diriger vers moi. Je ne peux m'empêcher de penser à la police. Mais que feraient des agents ici à une heure pareille? Et puis, pour qui va-t-on me prendre ainsi équipé? Déjà, une voix s'adresse à moi.

- Sale temps, hein?

Je rétorque innocemment:

- Oui, un temps de chien.

Une seconde voix ajoute:

- Un temps pour les escargots. Bonsoir.

Je réponds aux formules de politesse. Avec soulagement, je découvre deux chercheurs de ces mollusques coquillés. Ils exploitent la tiédeur relative de la pluie pour leur cueillette insolite. Avant qu'ils ne s'interrogent sur ma présence, il me vient une idée.

Je commence à rouspéter après les intempéries, me plaignant d'être obligé de lever la tente. J'essaie de me faire passer pour un campeur solitaire, dérangé par la météo. Ils ont l'air de trouver cela un peu curieux. Mais ils finissent par reprendre leur occupation sans plus s'occuper de ma présence.

J'attends prudemment qu'ils s'éloignent, puis je termine mon parcours. Leurs lampes restent toujours

visibles au loin, dans la pluie. J'éteins la mienne. Après un moment d'observation, je lève la porte, descends les marches et referme aussitôt. Quand je remets la lumière, Yhawah m'interpelle.

- Tu es fou, arrête. Ils vont nous voir.

Je m'exécute illico presto. Je ne peux que remarquer l'ouïe extrêmement fine de la belle géante. Tout indique qu'elle a décelé, elle aussi, la présence des deux intrus. Par contre, je n'ai pas pensé que la lueur de l'ampoule pouvait se voir par les aérations masquées.

Yhawah me reproche gentiment mon manque de prudence. Le grincement de la porte aurait pu s'entendre, aussi. Mais le crépitement de la pluie a dû suffire à le couvrir. J'ai commis assez d'erreurs comme cela. Nous stoppons là tout dialogue, même en chuchotant.

De longues minutes passent dans le silence le plus total. Les yeux bleus clairs brillent dans l'obscurité. C'est rassurant, mais ils pourraient m'hypnotiser. Au bout d'un moment, ils se ferment. Sur le coup, j'en conclus qu'elle dort. C'est vrai que, jusqu'à présent, son sommeil véritable reste un mystère. Au début, son état se rapprochait davantage de l'inconscience que du repos. Depuis le début de son rétablissement, je la trouve toujours éveillée. Chaque fois que j'arrive ou que je pars, elle me regarde. Lorsque je suis présent, elle reste constamment en



activité. Alors, je me pose des questions.

Mais non, ce n'est pas pour cette fois. Elle les ouvre à nouveau.

- C'est bon, ils sont partis.

Encore une surprise, elle affirme, elle ne questionne pas en prononçant ces mots. C'est son dernier gadget. Comment s'y est-elle prise? En constatant ma stupéfaction, elle me laisse néanmoins sur ma faim.

Par contre, il est temps de s'occuper de la sienne. Le danger passé, je remets la lumière et je commence à déballer le contenu du sac. Je me retourne pour voir ce qu'en pense Yhawah. Elle est émerveillée. On le serait à moins, depuis deux siècles qu'elle n'a rien avalé. De plus, cette nourriture lui est complètement étrangère.

Un problème physiologique se pose. La grande femme m'explique qu'elle possède un appareil digestif, proche du nôtre. Elle se trouve confrontée aux mêmes ennuis qu'un humain sans alimentation depuis longtemps. Il va falloir procéder très progressivement.

Nous commençons le repas par la boisson. Je mets le bec au jerricane afin de verser une partie du contenu dans sa bouche. J'ai déjà nourri des bébés, mais jamais de cette taille. Chez elle, une petite gorgée représente plus d'un demi-litre: impressionnant. Cela lui suffit pour l'instant. Ensuite, nous passons à la partie dite solide. Elle ne goûte qu'un peu de chaque aliment pour laisser son corps s'habituer doucement.

Pain: une demi-baguette, fromage: un camembert entier, un quart de pizza pour huit personnes, deux bananes, etc ... Un repas succinct, en somme! Pour un début qu'il eu fallu très léger, elle avale autant que moi au meilleur de ma forme. Et je suis un spécialiste, un goinfre.

- C'est étonnant, commente-t-elle.

- Qu'est ce qui est étonnant?

- Tout, le goût, la forme, la consistance.

- Ah bon... Bien sûr, c'est différent chez vous, suis-je bête. D'ailleurs, tu ne m'as pas dit ce que vous mangiez.

- En fait, nous n'absorbons que très peu. Ce sont des repas énergétiques, où tout est calculé rationnellement par rapport aux besoins du corps. Ça se présente sous forme de capsules, comme vous dites. Selon que nous sommes travailleurs manuels ou intellectuels, la composition est différente, parfaitement adaptée aux nécessités personnelles. En général, nous ne choisissons pas, excepté une fois par cycle. Je veux dire par une de nos années. Là, nous obtenons des capsules qui ne sont pas étudiées pour leur apport énergétique, mais pour une saveur optimale. J'ai l'impression que c'est un peu triste par rapport à vos coutumes.

- Je le crois. Nous apprécions de choisir notre nourriture et de bien la préparer. Malheureusement, les besoins sont énormes Nous devons produire en quantité

au détriment de la qualité. Nous additionnons des produits chimiques, colorants, conservateurs, exhausteurs de goût ... Bref, nous mangeons souvent des aliments qui, non seulement sont de qualité médiocre, mais qui, de plus, nous empoisonnent insidieusement. Même les cadavres humains finissent par mieux se conserver après la mort. C'est dire...

- Ne vous est-il possible d'améliorer votre sort?

- Hélas, non. Seuls les producteurs et les gens financièrement aisés peuvent se fournir avec des produits de qualité. Les aliments dits biologiques coûtent cher. Une famille aux revenus modestes comme la mienne ne peut s'acheter ces choses que très occasionnellement.

- Ah oui, l'argent. Vous l'appellez ainsi, n'est-ce pas?

Le système monétaire ne semble pas exister chez eux. Je serais curieux de savoir comment les géants se gèrent, sur leur vaste planète. Mais il n'est plus temps. Il faut dormir. Demain, le travail m'attend. Avant de la quitter, car la nécessité de rester la nuit a cessé, je lui demande:

- T'arrive-t-il de dormir, parfois?

- Qui sait?

Ce sera tout, pour ce soir.

XV

C'est dimanche après-midi. Yhawah rayonne de bonheur. La famille lui rend visite au grand complet. L'hiver se rapproche, il est sur le pas de la porte. La température extérieure frise une grande froideur. La cave ne possède pas de chauffage. Mais la chaleur brûle dans tous les cœurs.

Tout d'abord Michèle a préparé et offert à notre grande amie un repas bien mijoté. Il s'est terminé par des desserts à base de gâteaux délicieux, tel un baba au rhum d'un kilo et demi. Elle a eu l'air d'apprécier les sucreries.

Maintenant qu'elle a terminé, nous lui apportons la réponse à la question qu'elle nous a posée, même si nous pensons fermement que notre avis ne devrait pas compter. Nous lui confirmons notre souhait qu'elle puisse retrouver les siens dès que possible, et notre aide inconditionnelle pour cette entreprise difficile.

Nous sommes persuadés que Yhawah a bien étudié tous les aspects du problème que pose son départ. Si elle nous a demandé une permission, c'est qu'elle doit avoir compris le profit que nous aurions pu retirer de sa présence. Elle se sent trop redevable pour

ne pas respecter nos projets. Pour nous, la question de l'exhiber comme une bête de foire ne se pose même pas, ni celle de la transformer en cobaye scientifique. Comment pourrions-nous supporter de la voir se faire étudier, voire disséquer par nos éminents biologistes? Nous aurions pu chercher un intérêt médiatique à sa présence, et après. Comment être fier de savoir une extraterrestre géante condamnée à servir de curiosité pour des générations d'humains?

Nous avons aussi réfléchi aux connaissances qu'elle aurait pu apporter aux hommes. Comment être sûr qu'elles seraient bien utilisées? Chaque fois qu'une communauté en sait plus qu'une autre, elle en profite pour s'imposer de force. Ah quoi bon. D'ailleurs, la mission de Yhawah prévoyait de ne pas modifier l'évolution de l'espèce terrestre. Non, nous ne pouvons que respecter notre raison et nos cœurs. Une personne aussi extraordinaire ne méritait pas un sort lamentable. Il fallait l'aider au maximum, pour qu'elle puisse regagner son monde.

Le grave problème de la nourrir est, par contre, un sujet d'actualité brûlante. Le budget familial s'effondre dangereusement, nous ne tiendrons pas longtemps. Imaginez aussi le travail de Michèle. Elle assure la pitance à six personnes, plus une autre qui mange plus que les premiers réunis. Lorsque Yhawah a parlé de capsules nutritives, elle n'a pas précisé le nombre et la taille. Je serais curieux de les voir.

Pour toutes ces raisons, plus notre affection envers elle, nous ne pouvons que favoriser son départ. Mais c'est dur de lui dire cela. Depuis que nous nous fréquentons assidûment, elle représente plus qu'une connaissance, dans mon âme, une véritable amie. Elle m'a appris tellement de choses merveilleuses, je lui ai tant donné, des liens très forts nous rapprochent à présent. Pour mon épouse, elle devient un lourd fardeau, même si Michèle met tout son cœur à remplir la mission qui lui est dévolue. Et pour les enfants, c'est un peu une tante, pas comme les autres.

Enfin, la belle extraterrestre a deviné sans peine la dégradation de notre situation familiale. Nos moyens physiques et pécuniaires ne suffiront pas, à la longue.

- Mes très chers amis, dit-elle particulièrement émue, je vous remercie de tout cœur, car j'en ai un aussi, pour votre décision. Ma présence vous impose maintenant beaucoup de travail et des problèmes épineux. Aussi, dès que mon état le permettra, je tenterai de prévenir les miens. J'ai mon idée. Ainsi, ils pourront venir me chercher. Il faudra environ deux ans pour atteindre votre planète.

Michèle vacille. Deux années comme ça, dans cet enfer, impossible à tenir. Yhawah le remarque.

- Rassurez-vous. Lorsque je serai capable de marcher, moins de nourriture sera nécessaire, et je m'efforcerai de subvenir moi-même à mes besoins.

Je m'étonne:

- Comment feras-tu? On va te découvrir si tu sors.

- Ce sera mon problème, pas le vôtre. Vous en faites déjà assez comme ça.

- Nous avons commencé ensemble, nous poursuivrons ensemble. Pas de discussion.

J'affirme cela solennellement. Mon épouse semble moins enthousiaste, mais les enfants me soutiennent. Tels les mousquetaires, nous clamons:

- Un pour tous, tous pour un.

Et nos mains viennent se poser dans celle de la géante, qui la referme sur les nôtres. Le pacte d'amitié est scellé. Mais l'avenir ne s'annonce pas rose, et beaucoup d'incertitudes planent sur notre décision.

XVI

Ce soir, j'ai dû être d'une discrétion exemplaire. Yhawah a les yeux fermés. Elle n'a pas encore décelé ma présence. Même le mécanisme de la porte ne l'a pas dérangée. Cette fois, je suis persuadé qu'elle dort. Je contourne le corps gigantesque. Ses cheveux étincelants brillent dans la douce lumière de la lampe d'ambiance. Elle ressemble vraiment à une fée. A l'idée qu'un jour elle partira définitivement, mon cœur se serre dans la poitrine. Pourquoi le temps ne peut-il s'arrêter?

Je m'approche doucement de son sein gauche. Je cherche, du regard, l'emplacement du témoin lumineux. Il est éteint, sa localisation s'avère difficile lorsqu'il ne fonctionne pas. Je finis par le trouver. Je pose doucement l'index dessus.

Aussitôt, je reçois une décharge électrique qui me projette au sol. Yhawah se réveille en sursaut. Moi, je gis par terre. Je lutte pour rester conscient. Mon cœur ne bat plus. Mes yeux, pourtant ouverts, ne voient plus rien. Aucun son ne sort de ma bouche, mais j'entends les bruits autour. Je devine les mouvements de ma compagne. Elle semble paniquer. Je voudrais la



prévenir, j'essaie de crier. Mon visage reste de marbre, mes lèvres ne bougent pas. Je dois paraître mort, je ne respire même plus.

Yhawah se tourne vers Marc. La lumière de son habit reste en fonction. De ses gros doigts, elle tâte le corps inanimé. Le chagrin étreint son âme. Elle se persuade que le petit homme est mort. Elle pose une main sur le buste de son ami, l'autre lui prend délicatement la tête. Puis, elle ferme les yeux et se concentre intensément. Les minutes défilent lentement, sans réaction.

Mais elle persévère et s'obstine. Entre ses mains passe un courant dont l'intensité augmente. Son vêtement vire au jaune et se couvre d'un halo éthérique. La tension est extrême.

Je reprends doucement connaissance. Je suis électrisé de la tête au pied. Cela n'a rien à voir avec le choc précédent. On dirait plutôt un courant de chaleur, rassurant et sécurisant. Des battements résonnent à mes tempes. Ça y est. Le cœur repart, suivi très vite par la respiration. Je suis sauf, elle m'a sauvé.

Petit à petit, je reviens à la vie. Yhawah me soulève et me pose, comme un bébé, sur sa poitrine. Des larmes naissent sous ses paupières. Son habit reprend son aspect habituel, sa couleur bleu sombre ordinaire. Je retrouve les facultés de vision et de parole.

Pendant un moment, nous restons ainsi à pleurer. La communion entre nous atteint le merveilleux.

Yhawah finit par parler.

- Tu m'as fait peur. J'ai bien cru que tu ne t'en sortirais pas.

- Je l'ai cru aussi, dis-je. Merci du fond du cœur.

- Je n'étais pas du tout certaine de te ramener à la vie. Tu as frôlé la mort, tu reviens de loin. Qu'est-ce qui t'a pris? Pourquoi as-tu fais ça?

- C'est idiot, je comprends. Mais la curiosité était trop forte. Je n'ai pu résister à l'envie de voir ton habit de près. Je voulais étudier ton "ordinateur sensoriel" de visu. Je ne m'attendais pas à une telle réaction.

- C'est ma faute, j'aurais du te prévenir. Enfin, maintenant tu sais qu'il ne faut pas y toucher. A présent qu'il a retrouvé sa vigueur, il peut être mortel, même pour un humain. Je suis sincèrement désolée.

- Moi aussi. Je te présente mes excuses.

- N'en parlons plus.

Nous bavardons de choses et d'autres. Cela nous laisse le temps de bien recouvrer nos esprits.

Yhawah a besoin de moi. Lorsqu'elle a l'assurance de mon rétablissement complet, elle me demande un service.

- Je vais tenter la mise en relation avec mon monde, ce soir. Mais il faut une présence pour maîtriser l'énergie, à la base. Toi seul peux le faire.

Devant mon visage inquiet, elle entre dans le détail de son projet. Et me voilà assis près d'elle. De deux doigts, elle tient simplement ma main. La géante

s'est allongée sur le dos, les bras le long du corps. Sa respiration est encore plus lente que d'habitude. Elle se perçoit à peine. Ses yeux s'éclaircissent davantage, plus insondables que jamais. On dirait deux puits qui basculent dans l'infini, tel des trous noirs. Nous baignons dans l'obscurité.

Je dois rester ainsi, sans bouger, et surtout sans toucher le vêtement de Yhawah, sous peine de mort. Durant son voyage "mental", elle craint de perdre la réalité, le monde matériel. Par un contact avec un être physique, elle garde ainsi un guide, un repère pour revenir dans la matière. Je n'ai probablement pas tout compris à ses propos. Heureusement, ma tâche ne requiert ni initiative personnelle, ni labeur particulier.

Le regard toujours perçant, Yhawah semble entrer en transe. Le témoin lumineux de son buste resplendit. A ma grande surprise, le rouge s'étale. Il gagne lentement tout l'habit. Puis, je perçois une sorte de crépitement. Le vêtement paraît s'enflammer. Une certaine appréhension s'insinue dans mon corps, mais je reste confiant. Mes mains perçoivent un changement dans le contact avec la grande femme, quelque chose d'indéfinissable. Un doute me saisit. Si elle ne parvenait pas à revenir quand même? D'après ses dires, ils possèdent chez eux un équipement particulier pour ce genre de pratique. Rien ne prouve que son raisonnement soit bon. J'arrête là le cours de mes pensées pessimistes, ce serait trop horrible. En fait, elle

cesserait de vivre.

Le suspens dure. Plus le temps s'écoule, plus je redoute le pire. Les minutes semblent des heures. Au bout d'un moment, qui m'a paru une nuit entière, il se passe enfin quelque chose. L'habit vire doucement de couleur, jusqu'à redevenir bleu. Le témoin s'éteint. Je rallume la lampe. Yhawah revient enfin à elle. Je l'apostrophe immédiatement, sans lui laisser le temps de récupérer. Je m'impatiente de savoir.

- Alors, comment ça s'est passé?

Elle me regarde comme si elle ne me connaissait pas. Des mots lui échappent, dans sa langue. Puis elle comprend la situation.

- Ça va, toi?

- Hé bien, oui. Alors?

- J'ai échoué. Mes forces ne sont pas suffisantes. Je n'ai pu arriver là-bas. Habituellement, nous faisons ça dans un catalyseur spécial, équipé d'un générateur comme vous diriez. Nous pouvons ainsi communiquer entre nous, même pendant les voyages intersidéraux les plus lointains.

La déception se lit sur son visage. J'ai mal pour elle, elle misait tellement sur ce contact. Je serre le doigt qui tient ma main encore plus fort.

- Ce doit être à cause de ton action de tout à l'heure, pour me sauver.

- Non, ça m'étonnerait. Même lorsque nous sommes en pleine forme, nous ne réussissons que

rarement sans équipement. Il faudrait un module.

- Ne te décourage pas. On y arrivera, tu verras.

Je viens la prendre par le cou. Je ressens l'extrême désarroi qui l'habite. Ce n'est pas possible. Un jour, elle retrouvera sa liberté, il le faut, il le faut! Je serre les poings de rage.

Pour la première fois, je me sens plus fort qu'elle. Je saisis pleinement le sens des premiers propos de mon amie. Même si nos tailles sont disproportionnées, nos esprits viennent du même milieu. A l'intérieur de nos âmes, nous sommes pareils, en fait. Et je ne le comprends que ce soir.

En me retirant, je constate qu'une nouvelle fois ma montre ne fonctionne plus.

XVII

Michèle me regarde, presque incrédule. Les enfants, eux, semblent contents. Ils viennent d'apprendre par ma bouche l'échec de Yhawah. Tout le monde a pensé à la seule conséquence possible, la géante allait rester. Les trois filles ne réalisent pas vraiment les implications d'une telle information. Mon épouse, elle, se rend parfaitement compte. Son chagrin s'explique néanmoins par des sentiments humanitaires.

Si Yhawah se rétablit complètement mais qu'elle se trouve dans l'incapacité de rejoindre les siens, sa situation sera catastrophique. Il ne se présentera que deux alternatives: soit rester cachée dans la cave, soit sortir à ses risques et périls. Il serait complètement utopique de croire que la grande femme pourrait se déplacer dans la nature sans finir par se faire remarquer. Ensuite, qu'arriverait-il? L'avenir ne pouvait que s'annoncer très triste pour elle.

Dans la première hypothèse, notre famille se retrouverait à continuer d'assumer les lourdes charges de la nourriture. Il faudrait ravitailler la grande dame toute notre vie, sans savoir comment se présenterait la suite après notre disparition. Honnêtement, nos moyens

ne suffiraient pas.

Pendant un long moment, nous commentons cette nouvelle. Nous entrons dans une voie sans issue. Michèle prévient que la situation actuelle ne peut déjà plus durer. Les ressources familiales frisent la banque route, et elle ne s'est pas mariée avec un homme pour se retrouver avec un fantôme, à la place. Enfin, l'effondrement physique la guette. Tant moralement que corporellement, elle ne tiendra plus longtemps.

Moi aussi, j'ai fait ce que j'ai pu. Et je comprends que nous avons atteint nos limites. Donc la solution de laisser Yhawah cachée dans la cave ne vaut rien, à moins de l'abandonner à nouveau et la laisser mourir. C'est hors de question.

Il faudra donc que notre amie prenne l'air. Nous restons persuadés que cela se terminera mal pour elle. J'en viens à me demander si la mort ne serait pas préférable à tout ça. Si dieu existe, il est temps pour lui d'intervenir.

Les enfants comprennent surtout qu'ils continueront à passer des dimanche après-midi merveilleux en compagnie de l'extraterrestre. Elle leur parlera des étoiles, de son monde, et leur racontera de belles histoires de là-bas. Et elle pourra se renseigner davantage sur leur façon de vivre, comme l'école à la mode terrienne. La déprime m'envahit tellement que j'envisage déjà le moment où ils se lasseront de cette occupation hebdomadaire insolite. Quelle morosité!

## L'histoire de YHAWAH

En tout cas, nous ne pouvons nous substituer à Yhawah. Elle seule décidera du comportement à adopter. Notre rôle se limitera à lui expliquer la situation présente.



## XVIII

Cela fait trois heures que je parcours les environs avec mon drôle d'appareil. Qu'est ce que je tiens? Un détecteur de métaux. Pourquoi faire? Voici l'explication.

Il fallait bien trouver une solution à l'épineux problème qui se posait. Une idée m'était venue, aussi sotté que "grenue". Quelque part, dans la montagne, probablement caché par Gaston, il devait rester l'engin de secours qui a amené Yhawah. Avec de la chance, il devait être encore en état. Si je raisonnais bien, il devait comporter un signal de détresse qui pourrait nous servir. Il possédait aussi un générateur d'énergie qui permettrait à la géante de communiquer avec les siens. Mais rien ne disait qu'il fonctionnerait encore.

Alors, je me suis fait prêter cet instrument pour tenter de le retrouver. Yhawah ne sait rien de mon projet, je veux lui en faire la surprise. Encore faudrait-il que je réussisse.

Une image obnubile mon esprit constamment, l'immense et magnifique visage de la belle extraterrestre. Il pleure encore car je viens de lui annoncer la pénible position dans laquelle nous nous

trouvons tous. Pour elle, c'est bien pire. A ce moment, j'ai refusé de supporter ça, de laisser les événements nous dominer. Il fallait trouver une solution, une issue existait. Ce jour-là, j'avais vraiment ressenti ce qu'avait dû être le chagrin de Gaston, témoin impuissant de la lente et inexorable agonie de sa protégée.

Pour l'instant, rien n'a déclenché le signal sonore de l'appareil. A la fin du jour, un petit trésor gît à mes pieds. Il se compose de vieilles pièces de monnaie, de vieux clous, et de divers morceaux de métal oxydé dont l'usage m'échappe étant donnée leur apparence. Mais le véhicule spatial conserve le secret de son emplacement. Je ne possède pas d'informations précises et les probabilités couvrent plusieurs hectares. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Mon amie n'aura pas de bonne surprise.

Je ne désespère pas néanmoins. En lui présentant mon idée, elle me fournira peut-être des informations utiles.

- Bonjour, dis-je simplement en l'embrassant. Ça va?

- De mieux en mieux, me répond-elle en m'adressant une bise du pli des lèvres. Je pourrai marcher bientôt. Lorsque j'en serai là, mon alimentation pourra se réduire considérablement. Je serai un fardeau moins lourd à supporter.

- C'est toi qui le dis, plaisante-je. A propos, je

dois te poser quelques questions.

Ce sera inutile. Elle me fixe de ses grands yeux bleu clair, puis elle ajoute.

- Je n'ai vraiment aucune idée de mon point de chute. Je ne sais vraiment pas d'où je viens et quelle distance j'ai parcouru avant de m'effondrer ici. Gaston le savait peut-être, mais, à cette époque, je ne pouvais pas comprendre le langage humain. Même s'il me l'a dit, je n'ai rien compris.

- Cela ne nous avance pas beaucoup, lâche-je avec morosité.

- Non, mais ton initiative est bonne. Sur nos véhicules de survie, il y a bien ce que vous appelleriez une balise radio. Ils possèdent également un équipement de contact dont je te parlais l'autre jour. S'il fonctionne encore, nous sommes sûrs de réussir.

- Encore faudrait-il le trouver.

- Il me vient une idée. Tu te rappelles ce que mon ordinateur personnel affirme. Toi et Gaston, vous êtes la même personne.

- C'est lui qui le dit.

- Ne me coupe pas, s'il te plaît. S'il l'indique, alors le doute n'est pas permis. Si nous parvenons à utiliser non pas ta mémoire cérébrale, mais celle cosmique, alors nous saurons.

Je suis abasourdi. Que va-t-elle me faire, encore? Enfin, je suis prêt à tout pour l'aider, même si je ne comprends rien à ce qu'elle raconte.

- Allez, n'aies pas peur. Tu as confiance en moi, non?

- Oui, bien sûr.

- Bon. Tu t'assois contre moi, près de ma main. Je vais prendre la tienne avec mes doigts, comme l'autre fois. Tu te décontractes parfaitement. Tu écoutes bien ma voix et tu te laisses aller.

Pas besoin de forcer pour fermer les yeux. Rien que le ton grave de sa voix caverneuse suffirait à m'endormir. Ce coup là, le cinéma change. Petit à petit, je me sens partir, flotter dans l'air. Je perds conscience de mon corps, insensiblement. Par quelques mots, Yhawah me dirige. Des images arrivent enfin. J'ai l'impression réelle de devenir Gaston. Je vois par ses yeux, comme si j'étais lui. Ça me procure des sensations étranges.

Il est occupé à garder des moutons. Il y en a un qui s'égare dans la colline. Il donne des ordres à ses chiens puis il court chercher l'animal disparu. Et là, au détour d'un monticule, c'est le choc, la surprise. Il découvre, étonné, le corps inanimé de Yhawah. Il repart aussitôt vers le troupeau, toujours en courant. Il réfléchit. Puis il prend le mousquet qui ne le quitte pas, lui permettant de tirer les lapins ou quelques volatiles, à l'occasion. Avec prudence, il revient vers la géante allongée sur le sol. A mon avis, il semble moins terrorisé que moi au premier contact. On dirait qu'il ressent la détresse et la maladie dans cet être

gigantesque. Les gens de l'époque étaient peut-être plus intuitifs.

Il saisit la grande main, sans obtenir de réaction. Il vient tapoter la grande joue, sans résultat. Alors, il devient plus brutal et lui inflige de fortes gifles. Enfin, la grande femme lâche un soupir, puis elle ouvre à moitié les yeux. Son vêtement ne manifeste aucune activité. Il doit être hors d'usage, pour l'instant. Gaston ne s'effraie pas. De son temps, on ne voyait pas d'extraterrestre à la télévision, lançant des éclairs de laser du regard. Par contre, la sensibilité paraît beaucoup plus développée. Gaston fait preuve de beaucoup d'intuition.

A ce moment, des aboiements de chiens retentissent. L'homme craint déjà d'autres présences qui viendraient lui voler son secret tout neuf. Il récupère le mousquet, qu'il avait posé au sol, et se dirige d'un pas rapide dans la direction d'où semblaient provenir les jappements. Je sens que nous allons trouver ce que nous cherchons. J'ai misé juste. Le berger découvre ses chiens qui harcèlent un drôle de carrosse étincelant, d'une taille phénoménale. Il a l'air entièrement constitué de métal et de verre. Cependant, je ne distingue aucune lueur, aucun bruit qui pourrait nous renseigner sur son état.

Gaston détaille l'engin sans comprendre. Puis il fait le tour du paysage, pour savoir s'il est bien tout seul. Il vient de réaliser qu'on pourrait le prendre pour

un sorcier, s'il dévoilait la présence de la géante. Mais il sait que la créature a besoin d'aide et qu'il est préférable que personne ne connaisse son existence. Donc, on ne doit trouver ni la géante, ni sa drôle de voiture. Alors, il prend des pierres qu'il commence à entasser tout autour. Yhawah stoppe son contact, arrêtant net ma vision. Nous en savons assez.

Il faut maintenant analyser ces images. Dès que j'ai repris conscience, toujours guidé par la voix grave et suave de la grande femme, nous nous mettons à l'œuvre. Je donne rapidement le détail de mes découvertes. Au passage, je remarque mon admiration pour la façon de procéder de ma compagne. C'est absolument fascinant et ne laisse aucune séquelle, aucune gêne ensuite.

D'après ce que j'ai pu voir, ce que nous cherchons se situe dans un vallon proche, distant d'environ un kilomètre. De plus, étant donné la taille conséquente de l'engin, nous devrions trouver une colline entière de pierres, probablement sans végétation importante.

Il me tarde déjà d'être à demain, pour passer au travail. Lorsque nous nous séparons, une folle exaltation règne au plus profond de nous. Comme une fleur dans le désert, l'espoir renaît dans nos cœurs.

## XIX

Ça y est, nous avons retrouvé l'objet de nos espoirs. Mais il n'a pas été mis à jour. Le dégager reviendrait à prendre le risque qu'il soit découvert. De plus, son transport jusqu'à la cave est inimaginable. Il faudrait aussi que Yhawah sache sortir de sa tanière pour pouvoir l'utiliser. Nous avons conclu de ne rien faire tant que la belle géante n'aura pas repris sa forme physique.

Voilà pourquoi ce soir marque un grand jour. Notre amie va essayer de se lever. Auparavant, elle devra déplacer le plafond, le couvercle de son "lit".

Michèle et moi, nous avons laissé les enfants tous seuls. L'aînée, Laure, garde les trois autres. Mon épouse n'aurait manqué ce spectacle pour rien au monde.

Nous nous tenons debout sur un côté de la pièce, main dans la main. L'anxiété a gagné notre moral. Yhawah sourit plus que jamais. Elle a attendu ce jour si longtemps ... En fait, elle aurait été capable de faire ça avant. Mais, pour des raisons de sécurité, nous lui avons demandé de patienter jusqu'à une nuit sans lune. Aujourd'hui, c'est le cas. Cela ne causera aucune gêne

à l'extraterrestre, elle voit aussi bien dans l'obscurité que dans la clarté, comme les chats.

La grande femme se concentre. Elle mobilise toutes ses forces. Toujours couchée sur le dos, elle pose ses mains et ses genoux sous la voûte. Maintenant, elle se sent prête. Son corps s'arque toute sous l'effort. Elle nous impressionne réellement, elle dégage une telle impression de puissance.

Ses muscles se gonflent, son souffle s'arrête. Mais la voûte ne bouge pas d'un millimètre. Après un long moment de repos, la géante tente un nouvel essai. Il sera vain.

Nous nous regardons sans comprendre. Gaston avait peut-être surestimé les possibilités physiques de Yhawah. Le "couvercle" doit être trop lourd. Et pourtant, à voir la taille et la puissance de notre compagne, nous en doutons un peu.

Nous pouvons lire la déception dans le regard que nous jettent les grands yeux. Il faut en avoir le cœur net. Muni d'une torche, je demande aux grandes mains de me porter jusqu'à la jointure des murs latéraux et du plafond. Le scintillement qui apparaît dans la lumière suffit à forger mon opinion. En fait, en deux siècles, des coulées de calcaire ont scellé à jamais les parties de pierres. La voûte ne flotte plus, la calcite l'a soudée pour toujours. Gaston n'avait pas prévu les marques du temps.

Michèle reste incrédule: notre amie est



condamnée à rester prisonnière de cette cave, à moins de finir dans un musée d'histoire naturelle. C'est horrible, inadmissible. Tous nos efforts et l'espoir se réduisent à néant. Il y a de quoi se taper la tête contre les murs. Le sort ironise dans l'injustice. Mon épouse ne peut plus retenir ses larmes. Alors, Yhawah nous appelle près d'elle, enfin de son visage.

- Ne soyez pas si tristes, nous rassure-t-elle. Vous n'avez pas compris. Gaston avait prévu que je pourrai sortir et revenir, simplement en déplaçant la voûte. Ce n'est malheureusement plus possible. Ne croyez surtout pas que je ne puisse pas quitter cet endroit. J'en suis capable. Si je n'ai pas poussé plus fort, c'est pour éviter une catastrophe. Le plafond étant cimenté naturellement aux murs, en poussant plus, il aurait cédé au milieu. D'une part, nous risquions d'être blessés ou tués par les blocs de béton et de rochers; d'autre part, je perdais ma résidence secrète. Michèle, sèche tes larmes. Je sortirai bientôt, c'est certain. Mais votre amitié me va droit au cœur. Merci encore.

Quels soulagements nous procurent ces informations! L'espace d'un instant, nous avons entrevu le pire. Nous répondons avec modestie à ses remerciements. Puis nous bavardons de choses diverses, pour nous changer de nos frayeurs.

Depuis ce soir, les données du problème varient. Une nouvelle cachette s'avère nécessaire dès que possible. Une tâche difficile m'attend.

XX

Plusieurs mois ont passé. Le printemps bat son plein. Je siège sur un rocher, plus nostalgique que jamais. Je regrette amèrement la différence de taille entre Yhawah et moi. Le spectacle qui m'est offert semble féerique, irréel.

A plusieurs dizaines de mètres de moi, sous une magnifique pleine lune, mon amie se baigne dans l'eau glacée d'un grand torrent. Elle a sélectionné un endroit assez profond pour elle. Le plus fascinant vient de ce qu'elle est entièrement nue. Elle a ôté sa peau artificielle, me permettant d'apprécier complètement sa fabuleuse beauté. Elle ressemble à une statue de marbre vivante. Des reflets lunaires brillent dans ses cheveux chromés, comme si la voûte céleste habitait sa chevelure. Sa peau, douce et lisse, est uniformément pâle. Les contours du corps se découpent parfaitement, sans proéminence musculaire. Elle ne possède pas de système pileux, sauf au visage. Les seuls poils visibles forment des sourcils finement marqués, et sa tignasse sauvage resplendissante. Son épiderme n'en possède pas ailleurs.

J'avoue que mes sentiments sexuels s'agitent

beaucoup. Mon corps réagit. Je serais encore plus honteux si elle venait à lire mon regard, comme elle le fait souvent. Un rapport physique entre nous paraît complètement grotesque. Et pourtant, ses organes génitaux ressemblent à ceux des humains. La forme des lèvres, en haut des jambes galbées, atteste cela, ainsi que sa fascinante poitrine. Ses seins s'arrondissent bien, fermes. Ils ne balancent que très peu lors des mouvements du buste. Les tétons épousent la même couleur et se dressent bien droits, donnant un aspect encore plus excitant. Je commence à me demander si je suis bien normal de gamberger dans ma tête pour une femme qui fait six fois ma taille.

Yhawah est ravie. Elle profite de son bain comme un enfant. Depuis plus de deux cents ans qu'elle n'a pas fait sa toilette, elle apprécie énormément. La température fraîche de l'air et de l'eau ne la dérange en rien. Il paraît que son monde possède une atmosphère plus froide que nos climats tempérés. Sa physiologie s'adapte bien.

Je repense au passé, et je vois le chemin parcouru depuis la cave. Jamais je n'aurais imaginé participer à la beauté plastique de la scène de ce soir.

Pendant plusieurs jours, nous avons cherché, Michèle et moi, un autre endroit pour cacher Yhawah. Nous doutions qu'il soit aussi sûr que la cave. Nous avons commencé par l'étude de cartes d'état-major au vingt-cinq millième. La priorité résidait dans

l'éloignement par rapport à notre ville. Nous n'envisagions pas de faire de très longs trajets quotidiens pour voir notre amie.

Ensuite, les clubs de spéléologie de la région m'avaient fourni des renseignements complémentaires très précis. Quatre sites avaient retenu notre attention. Alors, une visite sur place s'était imposée. Pendant plusieurs week-ends, nous avons joué les explorateurs: longues marches dans les montagnes ou collines, étude de grottes diverses.

Les enfants s'en étaient donnés à cœur joie. Pour eux, c'était l'aventure. Il avait fallu jouer les explorateurs, à la boussole pour ne pas se perdre. Nous devons trimballer un tas de matériel pour les découvertes souterraines. Des amis m'avaient fourni fort obligeamment l'équipement qui manquait: casques, cordes, échelles, descendeurs, lampes à acétylène, etc... J'avais particulièrement pris plaisir à cette tâche.

Finalement, notre choix était tombé sur une gorge haute et escarpée, d'un accès difficile. Sa proximité de la cave avait prédominé. De plus, elle présentait tout ce que nous souhaitions. Au fond serpentait un torrent capricieux, tantôt calme, tantôt bondissant. Je savais qu'il coulait toute l'année, même si le niveau baissait beaucoup l'été. Sur un versant nord se logeait un trou béant, l'entrée d'un réseau souterrain. Il ne s'enfonçait pas trop profondément, ce qui laissait supposer qu'il n'intéressait pas les spécialistes, point important pour

conserver quelques chances de confidentialité. La taille de l'entrée suffirait à Yhawah qui serait quand même obligée de s'accroupir pour y pénétrer. La première salle s'avérait très spacieuse et bénéficiait un peu de la lumière du jour. Plus loin, dans un réseau secondaire, nous avons découvert un grand espace sablonneux et sec. Ce serait la chambre à coucher. Notre amie encombrante pouvait enfin déménager.

Un autre soir sans lune avait paru le plus propice. Cette fois, nous avons attendu dehors. Non sans mal, la géante avait fait éclater la voûte de la cave. Puis elle avait dissimulé ce lieu avec des pierres. Ses premiers pas avaient été hésitants. Elle cumulait les handicaps, l'inactivité et une apesanteur inhabituelle. Elle avait mis un certain temps à retrouver le sens de l'équilibre. La voir debout représentait un drôle de spectacle.

Dès qu'elle eut pris confiance, elle nous porta chacun dans une main. Je la guidai ensuite vers son vaisseau camouflé. Inutile de préciser la peur qui nous avait étreints, nous dépassions même des chênes verts qui peuplent le maquis.

Parvenu sur place, nous l'avions aidée à dégager l'engin. Cela nous prit des heures d'efforts pénibles. Hélas, une fois accessible, il s'était avéré inutilisable. Il n'y eut rien à en tirer. D'abord, l'atterrissage forcé l'avait considérablement endommagé. Ensuite, l'œuvre du temps l'avait dépossédé de son potentiel électrique restant. A contre cœur, nous lui avons rendu sa

couverture de pierres.

Juste au petit matin, avant la clarté du jour, Yhawah avait pris possession de sa nouvelle résidence. Elle avait trouvé le lieu charmant, mais elle semblait bien abattue. Pour se donner plus de chance de ne pas être découverte, elle avait porté un gros rocher à l'intérieur. Il lui servirait à fermer l'entrée du réseau secondaire, où elle se cacherait.

Ensuite, elle avait traversé une longue période de dépression. Pendant plusieurs jours, elle avait refusé de nous ouvrir, refusant de s'alimenter. Lorsque je compris qu'elle voulait mourir, je déposai des congés à mon travail. Je vins m'installer à l'entrée de la grotte et j'entamai une grève de la faim. Après soixante douze heures de "siège" et de pourparlers, elle avait fini par céder. La preuve d'amour que je lui avais donné avait réussi à la convaincre de ne pas se donner la mort. Petit à petit, elle s'était faite à l'idée de finir ses jours sur terre, loin des siens. Depuis, je l'aimais presque autant que ma propre sœur.

Nous savions que sa situation ressemblait à celle des centrales nucléaires. Tôt ou tard, il y aurait une catastrophe. Elle ne parviendrait pas à rester cachée jusqu'à sa mort. Simplement, elle voulait jouir de sa liberté le plus longtemps possible.

Depuis sa venue dans cette gorge, notre sort à nous, la famille humaine, s'améliorait considérablement. Toutes les nuits, Yhawah sortait et

se nourrissait de plantes qu'elle trouvait dans la garrigue. Elle marchait généralement dans les cailloux pour ne pas laisser de trace de son passage. Une empreinte de pied de sa pointure pourrait intriguer d'éventuels observateurs. Maintenant qu'elle mangeait du solide, elle devait aussi masquer les restes biologiques qui en résultaient. Elle les jetait dans le torrent, la dilution et la force du courant s'occupait de terminer la tâche. Nous ne lui portions plus qu'un repas hebdomadaire, pas très fourni en quantité mais spécialement énergétique. La géante nous assurait que cela lui suffisait.

Pour égayer sa demeure, nous lui avons apporté quelques photos familiales tirées en posters. Nous avons même déniché une peluche de grande taille, qui faisait l'effet de poupée miniature à côté d'elle. Nous faisons notre possible pour rendre son existence supportable.

Dorénavant, plus questions de projets, d'avenir. Nous vivons au présent sans penser au lendemain. Qu'importe ce que nous réservait le sort puisque nous ne pouvions influencer dessus.

Yhawah profite donc d'une soirée un peu moins fraîche que celles de l'hiver pour se laver. A la voir prendre un tel plaisir, elle finit par me donner envie de l'imiter. Elle me subjugue. Je ne peux plus résister davantage. Je m'approche du torrent. Je me déshabille à mon tour, tant pis si j'attrape une bronchite. Il faudra

des vêtements secs pour me couvrir en sortant de l'eau, je n'ai pas le choix.

Les grands yeux m'observent avec une curiosité amusée. Une fois en tenue d'Adam, je tâte la température du torrent, avec le pied. C'est glacial. Je me passe rapidement un peu de l'élément liquide sur le ventre et sur la nuque. Si je réfléchis, je n'aurai plus le courage. D'un bond, je plonge dans l'eau profonde, près du corps gigantesque.

Après quelques jeux aquatiques, nous sortons du torrent et nous enfilons nos vêtements. Pendant que Yhawah fait une promenade personnelle, elle m'assoit sur son épaule. Je ne pense à rien, je rêve. Je tente une question stupide.

- Dis-moi, Yhawah, si nous étions de la même taille, pourrais-tu m'aimer?

L'immense visage radieux me regarde. Une fois de plus, elle lit dans mes pensées. Étrangement, je n'en ai pas honte, comme je l'aurais cru. Anxieux, j'attends une réponse. J'ai peut-être dit une bêtise. Un sourire illumine sa bouche.

- Marc, tu es vraiment un drôle de petit homme. Mais ne te culpabilise pas. Tu aurais tort de penser que tu es seul dans ta réflexion. Je t'avoue que moi aussi, tout à l'heure, je me suis posé la même question. C'est absurde, non?

Elle stoppe là son discours. J'en viens à me demander si elle n'a pas dit ça par crainte de me



L'histoire de YHAWAH

contrarier. Enfin, mon rêve continue.

XXI

Il est bien tard pour ma visite quotidienne. Un film intéressant, à la télévision, m'a dissuadé d'arriver comme d'habitude. Malgré l'heure avancée, l'air est encore tiède. L'été arrivera bientôt.

Après avoir garé l'auto sur le parking le plus proche, je prends le sentier qui mène à la gorge. De loin, j'essaie de deviner la silhouette gigantesque de Yhawah. A cette heure avancée, elle a déjà du commencer sa promenade du soir. Normal, elle ne peut jamais se montrer de jour. A ma grande surprise, je parviens à la grotte sans la voir. Un doute me saisit immédiatement: serait-elle partie? Pourtant, en réfléchissant, je ne trouve aucun indice qui le laisserait présager. Toujours armé de ma lampe, je pénètre dans la cavité. Plus j'approche de sa "chambre", plus il me semble entendre des pleurs, des pleurs humains.

J'aperçois enfin mon amie. Elle m'a entendu arriver. Son air grave dénonce une certaine préoccupation. Ses yeux lumineux m'indiquent une direction. Je braque ma torche dans ce sens. Et là, je découvre, stupéfait, un petit groupe de jeunes. Je les détaille un à un. La terreur qui se lit sur leurs visages

les empêche de parler. Deux filles accompagnent trois garçons. Le plus âgé doit avoir dix-sept, dix-huit ans. Les quatre autres semblent plus jeunes, sans doute dans les quinze années. J'interroge Yhawah du regard. Elle me répond.

- Je les ai trouvés en me baladant, explique-t-elle. J'ai été obligé de les garder, je ne sais pas quoi en faire.

Evidemment, le problème s'annonce épineux. Si nous les relâchons, Yhawah ne tardera pas à perdre sa liberté. Il faudrait au moins savoir ce qu'ils faisaient là, à une heure pareille. Je m'adresse au plus grand.

- Que faites-vous ici?

- Vous êtes le père de Laure, n'est ce pas? répond-il.

Il tremble un peu mais parvient à s'exprimer clairement.

- Oui, pourquoi? Tu la connais.

Je suis un peu surpris. Une des filles prend la parole.

- Nous la connaissons, dit-elle. Si vous promettez de ne pas la gronder, je vous dis tout. C'est à cause d'elle que nous sommes ici, en quelque sorte.

La petite rouquine s'est avancée, tout en parlant, à la hauteur du grand blond qui les chapeaute. Ma présence les rassure.

- OK, promis. Elle n'aura pas de réprimande. Maintenant, le mal est fait, il est trop tard.

- Bon, voilà. Ma petite sœur est à l'école avec

votre fille. Depuis quelques temps, Laure parle constamment d'une géante. Lorsque nous avons voulu la remettre en place, elle a juré par ses grands dieux qu'elle n'inventait rien. Elle nous a même donné l'endroit précis de sa résidence, se vantant d'y venir tous les dimanches. C'est comme ça que nous avons trouvé cette, euh, dame.

Elle tourne son regard intimidé vers Yhawah. Pour une fois, je lis aussi bien dans les yeux de mon amie qu'elle dans les miens. Une sottise dans ce genre devait forcément arriver un jour, nous le savions depuis longtemps. La jeunesse de mes enfants nous avait préparés à ce drame. A cet âge, on tient difficilement sa langue longtemps. Maintenant, il faut trouver une solution. Je demande aux adolescents de rester là, tandis que je sors dehors accompagné de l'extraterrestre. Nous nous concertons.

- Que faire? demande-t-elle, peinée.

- Si nous les relâchons, tu sais les risques que tu prends.

L'avenir de mon amie me cause du souci.

- Oui, je le sais. Mais on ne peut pas les tuer, tout de même.

Je regarde le visage amical qui me fait face. Je vois bien qu'elle ne désire pas du tout de violence. Elle préfère se retrouver captive qu'assassiner cinq jeunes gens.

- On peut envisager de les garder prisonniers,

ajoutai-je presque négligemment.

- Ça ne servirait à rien. Tôt ou tard, d'autres personnes viendront. Ils verront les traces de pas, ou bien les dégâts que j'ai causés à la végétation environnante pour subvenir à mes besoins. Ce serait trop difficile de nourrir des otages, de les empêcher de s'échapper. Pense aussi au chagrin des familles, que provoquera leur disparition. Non, ce n'est pas possible.

- Tu as raison, il ne faut pas songer à cette solution.

- Je crois que je vais capituler. Je ne peux plus faire autrement que de me rendre. Nous verrons bien ce qui arrivera. Si jamais je suis trop malheureuse, je ne m'alimenterai plus, je me déconnecterai de ma tenue de survie, et je me laisserai mourir, tout simplement.

Je serre son bras. Un sanglot m'empêche de lui répondre. Nous nous sommes battus des mois pour qu'elle guérisse, pour qu'elle vive bien. Maintenant, nos efforts se réduisent à néant. La haine me prend sur ce sort qui s'acharne sur elle. Ce n'est pas juste, non, pas juste. Elle essaie de me rassurer. Mais je sens bien qu'elle aussi, se retient pour ne pas pleurer.

Nous retournons alors vers la grotte et nous constatons que les cinq gamins nous observaient depuis l'entrée. A leur mine réjouie, nous comprenons tout de suite qu'ils ont entendu notre conversation. Ils savent qu'ils ne risquent plus rien. Ils n'essaieront pas de fuir. Yhawah leur adresse un sourire chargé de tendresse. Le

groupe, au complet, regagne l'intérieur.

Pendant une heure, la belle géante leur parle d'elle. Comme à mes enfants, au début, elle leur raconte son monde, son voyage, l'accident, l'immobilisation et la guérison. Elle envoûte littéralement les adolescents, qui prennent davantage confiance. Pour eux, c'est un conte merveilleux, des instants inoubliables.

Moi, je connais tout ça par cœur. Ma tête pense à autre chose. Je me demande s'il n'y a vraiment plus rien à faire. Nous pourrions exiger des jeunes qu'ils gardent le secret de leur découverte. Mais, comme dirait Yhawah, ce serait reculer pour mieux sauter. Elle ne peut pas continuer à vivre éternellement dans la clandestinité.

Une idée me vient alors. Lorsque ma belle amie a narré son récit fantastique, puis répondu à plusieurs questions, je propose ma solution.

- Les jeunes, je vais vous demander de rester ici un jour ou deux. Je dois faire quelque chose entre temps. Si vous révéliez la présence de Yhawah avant la mise en place d'un plan de survie pour elle, il serait très compromis. Jurez-moi que vous attendrez mon retour.

Ils hésitent quand même. Ils craignent un piège quelconque de ma part. La grande femme semble deviner mes intentions. Elle réitère ma demande.

- Allez, dites-lui que vous restez. Vous verrez, nous allons passer du bon temps, ensemble.

Son sourire encourageant finit de les persuader. Ils acceptent. Je poursuis:

- Bon, très bien. Demain, je porterai de quoi manger. Yhawah vous montrera des sources pour boire et se laver. Vous allez tous me fournir votre nom, celui de vos parents et vos numéros de téléphones. Ainsi, je pourrai rassurer vos familles, en attendant la mise en œuvre de mon plan. Lorsque tout sera réglé, au plus tard dans quarante huit heures, vous pourrez retourner librement chez vous. Ça va, vous jouez le jeu?

Sans difficulté, ils me donnent les renseignements que j'ai demandés. Je les inscris sur un petit carnet qui traînait dans ma poche, accompagné d'un petit crayon à mine.

L'ambiance respire la joie, à présent. Le merveilleux remplace la terreur de tout à l'heure. Et puis, la grande extraterrestre n'a pas son pareil pour parler de son monde. Elle captive vite les esprits, toujours de sa voix grave mais chaleureuse. Je ne me fais plus d'inquiétude pour eux, en les quittant.

Cependant, à l'idée de ce qui m'attend, mon cœur s'accélère, mon estomac se contracte, et ma respiration s'amplifie.

XXII

Ça n'a pas été facile, mais je pense avoir obtenu ce que je souhaitais. Je revois encore cette nuit et cette matinée.

A deux heures du matin, à mon retour à la maison, j'ai dû appeler au téléphone quatre familles. Je dis quatre car, dans le groupe, deux petits blondinets avec un nez marrant sont frère et sœur. Tous s'angoissaient déjà au moment de mon coup de fil. Je ne sais si mes propos ne les ont pas traumatisés davantage au lieu de les rassurer.

Pourtant, j'ai bien expliqué que leurs chérubins se trouvaient en sécurité dans un endroit caché. Pour des raisons que je ne pouvais leur donner, ils devaient rester là durant un jour ou deux. Ensuite, ils reviendraient dans leur foyer. Je leur ai demandé de patienter et de me faire confiance, sans donner mon identité. J'ai néanmoins précisé qu'il ne s'agissait pas d'un enlèvement, qu'ils allaient bien, et qu'il n'y aurait pas de demande de rançon. Simplement, ils s'étaient mis dans une situation embarrassante, dont ils ne pouvaient sortir tout de suite. J'invoquais même une raison d'état. La plupart des parents se sont montrés



agressifs et curieux. J'ai dû raccrocher vivement pour stopper toute discussion déplaisante.

Ensuite, pour obtenir audience avec le préfet du département, la disparition des enfants m'a servi d'argument. Je lui ai même demandé de vérifier auprès des parents. A mon arrivée à la préfecture, des gardes mobiles et des policiers m'attendaient. La haute personnalité a heureusement daigné m'écouter, avant que ces hommes m'interrogent. Ils me prenaient pour un individu dangereux. Le préfet m'informa que certains parents avaient déjà porté plainte contre moi.

Imaginez la difficulté de la tâche. Il a d'abord fallu parler de la présence invraisemblable de Yhawah. Au début, mon interlocuteur restait sceptique. La situation de crise, avec la disparition des enfants, démontrait utilement la qualité de mes propos. Si j'avais annoncé une telle nouvelle sans raison spéciale, il m'aurait sûrement fait interner dans un asile de fous. Après de nombreuses minutes d'explications, j'ai réussi à le convaincre. Ma situation sociale, dont il semblait informé, jouait en ma faveur dans ce délicat problème. Je devais faire partie des "gens sérieux".

Après que le préfet ait enfin cru mes propos, je lui narrais la rencontre de la géante avec les enfants disparus. Je prétextais la crainte d'une terreur collective, si nous ne les avions pas retenus. A ce moment, mon instinct m'a conseillé d'invoquer cette raison pour limiter sa suspicion envers moi.

Ce cher monsieur s'est montré très compréhensif, voire aimable. Il me paraissait s'engager vers une solution à l'amiable. Il a fini par me demander comment je voyais l'avenir. Alors j'ai exposé ma dernière idée, plaçant la sécurité et le bien-être de Yhawah en objectif majeur. Je ne l'ai pas présentée sous forme de chantage, mais plutôt sous la vision d'une transaction humanitaire. Je lui ai même fait remarquer mon intérêt personnel absolument nul dans cette négociation.

- Monsieur le Préfet, une amitié très forte me lie désormais à la géante. Aussi, sa future condition de vie me tient vraiment à cœur. Je ne pourrai dévoiler l'endroit où elle réside, avec les enfants, que si vous m'assurez qu'il ne lui sera fait aucun mal. De plus, vous devez me garantir qu'elle ne sera pas détenue dans un local fermé. Je pense que nous devrions pouvoir trouver un parc naturel où elle évoluerait à sa guise. Vous devez vous engager au nom de l'état. En contre partie, je me porte garant qu'elle n'est pas violente, et qu'en aucun cas elle ne sortira de l'endroit qui lui sera assigné.

- Je dois reconnaître que, sans la disparition des enfants, vos récits n'auraient aucun crédit. Je suis obligé de prendre l'affaire au sérieux, et vos propositions me paraissent raisonnables. Mais ma représentativité ne suffira pas pour prendre des décisions. Je me vois contraint d'en référer plus haut,

au plus haut. La mise à disposition d'un parc naturel n'est pas de mon ressort. De plus, il faut étudier tous les paramètres qui gravitent autour de ce délicat problème. Je suppose que vous savez ce que vous faites. Vous paraissez un homme intègre et humain, et vous prenez des risques énormes. J'ai décidé de vous faire confiance. J'appelle immédiatement.

Même pour un préfet, contacter le Président représente une tâche délicate. Après un quart d'heure de pourparler avec différents cabinets, une voix connue retentit enfin dans le haut-parleur du téléphone. J'appréciais beaucoup de pouvoir entendre la conversation. Cela garantissait l'authenticité des propos de mon interlocuteur.

Le Président mit un certain temps à se mettre dans le bain. Mais, devant l'insistance de mon vis à vis, il finit par prendre les choses au sérieux. Il se fit expliquer par le menu la situation, puis demanda à me parler personnellement.

Je me suis présenté, tout en m'excusant du dérangement que je causais. Lorsqu'il me demanda mes exigences, comme si j'étais un vulgaire terroriste, je lui présentais ma façon de voir les choses. Pour moi, il n'y avait qu'une façon d'être sûr des engagements pris par le chef d'état. Dès qu'il ferait l'annonce, par voie de télévisions, de l'existence de la grande extraterrestre, tout en prenant les engagements que j'avais demandés, je laisserai les enfants retrouver leur

famille. Ensuite, je révélerai aux autorités la résidence de la géante, en exigeant la présence de la presse lors de la rencontre.

Cela ne plut pas au grand homme d'état. Il accepta mal qu'on lui donne des ordres, même si ils n'en étaient pas en fait. Alors, j'insistai sur ma sincérité, mon honnêteté. Je lui rappelai qu'il serait extrêmement déplaisant pour tous les deux de me forcer à employer les chantages de vrais kidnappeurs. Je le prévins, même, que toute action sur ma famille personnelle ne m'infléchirait pas. Je ne souhaitais pas me comporter en véritable bandit, et je priais pour que nous en restions à une situation acceptable. Après un moment d'attente qui parut interminable, il lâcha enfin son approbation. J'avais gagné, nous avons gagné... S'il avait été présent, je l'aurais embrassé.

Sans me laisser le temps de le remercier, il reprit sa conversation avec le préfet. Ce dernier coupa l'interphone pour que je ne puisse pas entendre ce qu'ils se disaient. Un quart d'heure plus tard, j'étais dehors. Les policiers ne manifestaient plus d'agressivité à mon égard, ils devaient avoir reçu des ordres.

Je crois que j'ai agi comme il fallait pour sauvegarder au mieux les intérêts de mon amie si chère. Je baigne dans la candeur en retournant à mon domicile. Je suis satisfait de moi.

Cependant, le bruit persistant d'un hélicoptère me

ramène à la réalité. Mon attention redouble. Je remarque alors qu'une voiture banalisée me suit. Ai-je bien eu raison de faire confiance aux autorités? Je commence à en douter sérieusement. Alors, pour prendre le moins de risque possible, je m'arrête au premier bureau de poste que je trouve.

Certaines dispositions m'apparaissent nécessaires. Je consulte rapidement un annuaire. Ensuite, je téléphone aux deux principaux quotidiens locaux, où je connais des personnes, et à l'AFP à Paris. Je donne mon nom, mon adresse et je résume rapidement mon histoire. Mêmes si mes interlocuteurs restent incrédules, les deux premiers journaux me font confiance. Je parviens à faire admettre à tous qu'ils doivent vérifier les faits et se rendre à mon domicile pour confirmation.

En reposant le combiné, j'ai vraiment l'impression de sauver la vie de Yhawah, et peut-être la mienne. En sortant, je me rapproche de l'auto qui me file. Je suis curieux de connaître la tête des policiers chargés de ma "sécurité". Alors, je reconnais un des hommes qui se trouvaient dans le bureau postal pendant mon appel. Ils ont compris ma manœuvre car ils m'adressent une moue qui illustre bien leurs sentiments. Mon cœur s'en réjouit.

Il est temps de rentrer au bercail, maintenant. Michèle m'attend anxieusement.

## XXIII

Exceptionnellement, je suis parti en moto, craignant la pose d'un émetteur sur mon automobile habituelle. Il vaut mieux être prudent. Mon petit doigt me dit que les militaires, qui ont pris le relais de la police, ne sont pas animés de bonnes intentions. Déjà, ils ont molesté les reporters qui se sont présentés. Les journalistes tiennent cependant à leur scoop. Ils se sont retranchés plus loin et restent très vigilants sur tout ce qui se passe.

Pourtant, à la télévision, on a vu l'attaché de presse du palais présidentiel faire la déclaration que je désirais. Pourtant, aucun mal n'a été fait à ma famille ou à moi-même, aucune pression n'a été exercée. Les autorités doivent simplement craindre les possibilités inconnues de la géante. Ils ont peur, malgré mes affirmations sécurisantes.

Pour cela, Michèle m'a conseillé d'attendre la nuit pour sortir. Elle pense qu'il est préférable que j'amène Yhawah moi-même. Les forces d'état présentes pourraient se permettre des violences dans un endroit aussi retiré que celui où se cache l'extraterrestre. J'ai vraiment une mauvaise intuition,

ma femme aussi. Nous craignons le pire, alors que les mesures adoptées par l'armée peuvent passer pour de la simple prudence. Lorsque j'ai demandé au responsable d'attendre devant chez moi, il a crié: "Pas question!".

Alors, il va falloir ruser. Avec l'obscurité, l'hélicoptère aura du mal à me repérer en forêt. Et puis, la motocyclette tout-terrain me permettra d'emprunter des chemins étroits où les autos ne pourront pas suivre. J'espère seulement que s'il arrive un malheur, les correspondants de presse seront présents. Le plus sensé serait de ramener les enfants avec la géante, ainsi les soldats hésiteront peut-être à tirer sur mon amie.

Pour le moment, tout se passe bien. Ils ont du mal à me suivre, et puis mon moyen de locomotion les a surpris. En plus, je prends la précaution de ne pas emprunter la bonne route, ni la bonne direction. Grâce à mes activités pédestres et vététistes, je connais des chemins forestiers où je pourrai les perdre facilement.

Dieu est avec moi. Une lune presque pleine inonde les ténèbres de sa clarté, pas de nuage pour gêner. Voilà, j'ai atteint le sentier désiré. J'éteins le phare et je me lance dans le sous-bois. A tout moment, la moto peut échapper à mon contrôle. Tant pis, il faut courir le risque. Heureusement que je connais bien le terrain.

Dix minutes plus tard, j'ai la certitude qu'ils ne suivent plus. Pas un faisceau de lumière en vue. J'ai réussi à les semer. Alors je fonce droit à la grotte.

J'y parviens sans problème. Yhawah m'attend. Elle a le regard triste des jours sombres. Les enfants sont déjà partis, sur son ordre. D'une voix pathétique, elle s'explique:

- J'ai utilisé mes forces mentales pour étudier les gens que tu as vus. Je sais qu'ils vont me tuer. Même si les jeunes étaient restés, ils l'auraient fait. Pour ne pas risquer que l'un d'entre eux ne soit blessé, j'ai préféré les faire rentrer chez eux avant.

Je pleure déjà.

- Ne peux-tu pas te défendre?

- Si, bien sûr. Je pourrais lutter, mais je sais qu'ils finiraient par m'abattre quand même. Alors à quoi bon verser le sang?

- Tu ne vas rien faire pour éviter ça, rien?

- Non. De toute façon, c'est mon destin. Je n'y peux rien.

Je lui demande de me soulever pour l'embrasser. La cascade de mes pleurs se mêle à la sienne. Mais je me rebiffe encore.

- Garde-moi avec toi. Ne me laisse pas. Ils réfléchiront peut-être...

- ils te tueront aussi.

- Tant pis. Et j'espère que cela hantera leur conscience à jamais.

- Ta femme, tes enfants ont besoin de toi, tu ne peux pas les abandonner.

- Cela fera autant de remords à ces assassins. Le



public les jugera. Nos meurtres ne resteront pas impunis.

- Non, je ne veux pas. Tu vas partir toi aussi. Ma mort ne regarde que moi. Mais avant, il faut que je te dise quelque chose.

Elle me fixe dans le blanc des yeux. Je devine déjà ce qu'elle va annoncer:

- Marc, je t'aime, je t'aime très fort. Tu resteras gravé au fond de la mémoire de mon âme pour toujours.

- Moi aussi, je t'aime très fort, et je ne veux pas que tu meures.

- La mort n'est rien face à l'univers, soupire-t-elle. Mais je te promets une chose: lorsque nous serons dans l'autre monde tous les deux, et si tu le désires à ce moment là, nous nous réincarnerons sur la même planète et nous passerons une vie entière ensemble.

Je m'effondre, comme un gamin, sur son cou. Quel témoignage d'amour elle manifeste. Même si je n'explique pas bien ce qu'elle vient de me dire, je sais qu'un jour cela arrivera. C'est aussi sûr que les ruisseaux vont à la mer. Je pleure de tout mon être. Elle rajoute avec difficulté:

- Allez, viens, c'est le moment. Ils vont arriver.

## XXIV

Nous arrivons au dernier acte de l'histoire de Yhawah. Dans quelques minutes, l'hélicoptère nous verra et tout sera fini. D'ailleurs, si c'est un engin volant de l'armée, il devrait être équipé du nécessaire pour passer à l'action immédiatement. Nul doute que le pilote tirera dès l'apparition de la géante dans son champ de vision.

Avant de nous séparer, je serre le cou de Yhawah une dernière fois. Plus besoin de paroles, le courant passe parfaitement entre nous. La compassion est totale. Les deux mains puissantes m'arrachent de mon étreinte; sans cela, je n'aurais jamais le courage de l'abandonner. Elle s'assoit pour être moins visible, puis elle me dépose sur le sol. Nos regards se croisent une dernière fois. Jamais de ma vie je n'ai ressenti autant de peine. Un moment, je rêve qu'ils ne la trouvent pas. Ce serait un miracle. Alors que je remonte sur la moto, je me retourne, désespéré, vers elle. A l'idée que je ne la reverrai que naturalisée, j'ai envie de vomir. Je mets le moteur en route. Et tout à coup, tout bascule.

Les événements nous avalent sans que nous puissions réaliser. A l'instant précis où l'hélicoptère

arrive sur la gorge, nous cherchant de son phare puissant, l'habit de Yhawah devient étincelant. Aussitôt, elle m'appelle. Je saute précipitamment de mon engin et je cours la rejoindre. Son visage a changé. Elle me prend dans une main et se précipite dans la grotte. Elle m'implore simplement:

- Ne touche surtout pas mon vêtement. Ne pose pas de question. Fais-moi confiance. Et ne me lâche pas.

Elle ramasse, en hâte, les posters que nous lui avons offerts. Elle les met contre sa poitrine, sous l'habit. Soudain, ce dernier projette un halo magnétique qui entoure tout son corps et le mien. Je ressens des picotements.

Dehors, l'hélicoptère éclaire l'entrée de la grotte. Il a du trouver ma moto. Yhawah revient lentement vers l'extérieur. Je me dis qu'elle est folle. Un autre engin héliporté arrive. Celui-là est doté d'une grosse caméra. A en juger à ses insignes, il doit être privé. C'est sans doute la presse, peut-être notre salut.

Nous sortons. La fabuleuse géante, toute flamboyante, me porte toujours. Devant mon incompréhension et ma frayeur, elle me souffle:

- N'aie pas peur. C'est fini.

Moi, je ne vois rien de fini. Dans quelques minutes, toutes les forces militaires nous auront rejoints et nous massacreront joyeusement. D'ailleurs, quelques rafales de mitrailleuses indiquent aux journalistes

volants qu'ils doivent quitter les lieux.

Une lumière insoutenable tombe alors sur tout le vallon. On ne distingue plus rien tant la clarté est puissante. Personne ne comprend, sauf la tendre géante. Elle s'adresse à moi sans parler, par télépathie. Sa voix résonne dans ma tête.

- Voilà, nous sommes sauvés. C'est ici que nos chemins se séparent. Mais je te dois quand même une explication. Des êtres immatériels, que nous appelons "Yochs" et qui ressemblent à des formes pensées, m'ont cherchée depuis deux cents de vos années. En fait, ce sont les habitants invisibles d'un monde voisin du notre et ami. A la demande de mon complémentaire, pardon de mon époux, ils se sont mis à ma recherche depuis l'accident du vaisseau spatial. Ils ont dû me retrouver, il y a six mois environ, quand j'étais encore dans la cave et en hibernation. Sans équipement spécial, on ne peut ni les voir, ni les sentir.

Et aujourd'hui, maintenant, les miens reviennent me chercher. Les progrès scientifiques récents leur ont permis de réduire considérablement la durée du voyage.

Voilà, je pars. Les armements terrestres ne peuvent rien contre nos vaisseaux. Sois tranquille. Tu embrasseras les tiens pour moi. J'emporte les photos et de merveilleux souvenirs. Merci pour tout ce que tu as fait. Et n'oublie pas ma promesse... Adieu petit terrien...

Comme dans un rêve, elle me repose sur le sol. Puis elle s'élève doucement dans les airs. Très vite, à cause de la clarté insoutenable, on ne la distingue plus. Lorsque l'obscurité revient, je n'ai que le temps de remarquer une masse sombre disparaissant dans le clair de lune. Ce doit être un engin détaché d'un vaisseau mère.

Les militaires se sont posés au sol. Ils s'emparent aussitôt de moi. Je réalise alors que les propos de la belle géante qui s'éloigne n'ont pas duré plus de quelques secondes.

## EPILOGUE

Ma captivité, dans une base militaire, n'a pas dépassée une semaine. J'ai toujours été bien traité. Etant donné les circonstances exceptionnelles, les autorités ne donneront pas une suite juridique à cette affaire. La presse a expliqué que l'apparition du porte-parole de l'Elysée n'était qu'un canular réalisé par une équipe d'humoristes avec l'aide d'un imitateur.

Le jour du départ de mon amie, la caméra n'a rien pu filmer car la lumière était trop forte. Il ne restera donc aucune trace de la présence de Yhawah sur notre planète, si ce n'est des images inoubliables d'amitié et de gentillesse dans le cœur de ceux qui ont eu le privilège de la connaître.

Michèle profite au mieux du retour à une vie normale. Des journalistes auraient souhaité coucher sur papier l'histoire de l'extraterrestre. Jusqu'à aujourd'hui, je m'y étais toujours refusé. Mais on ne peut pas garder un tel secret égoïstement éternellement. Alors...

Parfois, il nous arrive de rêver qu'elle revient nous chercher, pour nous amener dans son monde...

## L'histoire de YHAWAH



## BIOGRAPHIE

Né en 1955, à Montauban, dans le Tarn et Garonne, Christian Agullana rentre aux PTT assez jeune, après quelques métiers courts mais difficiles. Déjà, au collège, il commençait à écrire de petites histoires, et des poésies. Sportif et musicien, il perfectionne ses connaissances musicales et s'initie à la confection de textes de chansons. Il tente une carrière musicale très vite contrariée par la vie familiale. Il devient informaticien de maintenance et peut sacrifier au plaisir de l'écriture, ayant parfaitement maîtrisé la technique de frappe. Après Paris et Draguignan, il vit actuellement en Roussillon, où il peut apprécier tous les charmes des Aspres. Le plaisir de la littérature n'est pour lui qu'une passion d'évasion. Mais lorsque l'inspiration le prend, il peut passer des mois à la rédaction d'une nouvelle histoire. Il ne souhaite surtout pas devenir un nouvel Hugo ou Balzac mais ses courtes histoires permettent au lecteur de s'embarquer dans un monde passionnant, quelque'en soit le sujet.



## BIBLIOGRAPHIE

Agu, pour les intimes, est l'auteur d'une cinquantaine de textes de chansons, de quelques poésies un peu anarchistes non publiées. Actuellement, il est le père de 6 œuvres complètes:

3 minis romans: L'histoire de Yhawah, conte moderne et familial.

Janhus, récit de science fiction.

Wait and Shed, roman policier particulier.

1 roman fleuve: Les rescapés de l'enfer: roman d'aventure et de science fiction.

2 nouvelles: Edgar: un macho pour qui la vie va basculer

Elle: Une bien étrange histoire.

Son site: <http://christianagullana.monsite-orange.fr>